

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

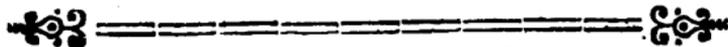
De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts. de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des Païs Etrangers.

DEDIÉ AU ROI,

JUIN 1756.



NEUCHÂTEL
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



M D C C L V L



JOURNAL

HELVETIQUE,

JUIN 1756.



SUITE

*Des Erreurs des PEINTRES, sur les Figures
de la Bible.*

VOUS voulés, *Monſieur*, que je continue à examiner les mépriſes des Peintres, quand ils ont doné les Figures de la Bible. Vous êtes bien aife, dites vous, quand vous aprenés l'Histoire Sainte à vótre Famille, à l'aide de ces Figures, de pouvoir rectifier en même tems ce qu'il y a de mal représenté & qui altére la vérité de l'Histoire. Vous avés raison d'ajouter, que ſans ce correctif, les Eſtampes font quelquefois plus de mal que de bien, puis qu'elles donent des idées fauſſes des Evénemens, & qu'elles les impriment même plus profondément dans l'imagination, que ne feroit un ſimple récit. Je conviens encore avec vous, que ces Erreurs font plus de conféquence dans l'Histoire du Nouveau Teſtament, que dans

l'Ancien. Voila de fortes raisons pour achever ce que j'ai comencé. D'ailleurs il ne m'en coutera pas beaucoup, pour aller jusqu'au bout. Je trouverai les mêmes secours que j'ai eû auparavant, je veux dire diverses Remarques dispersées dans les Journaux. Il n'y aura qu'à les ramasser & à les rapprocher. Pour l'arrangement, il est tout naturel, il n'y a qu'à suivre la date des Evénemens.

Les Peintres, travaillant sur la Vie de Jésus-Christ, comencent de bone heure à nous jetter dans l'erreur. On aperçoit quelques unes de leurs méprises avant même la Naissance du Sauveur. *Zacharie*, ofrant le Parfum dans le Temple, est ordinairement représenté avec les Habits & les Atributs du Souverain Sacrificateur. On le place dans le Sanctuaire vêtu pontificalement, à genoux devant l'Arche d'Aliance posée sur un Autel, l'Encensoir à la main. Ce lieu, cet habit & cette atitude choquent également, & la narration de l'Évangile, & les Coutumes les plus essentielles des Juifs.

Vous n'avez, *Monsieur*, qu'à relire le I. Chap. de *St. Luc*, pour sentir l'Erreur des Peintres. *Zacharie* n'étoit pas Souverain Sacrificateur. L'Évangéliste nous le done pour un simple Prêtre, ou tout au plus pour le Chef d'une des Classes de Sacrificateurs.

Il lui assigne sa demeure dans une Ville de la Tribu de Juda sur les Montagnes , & le Souverain Sacrificateur faisoit sa résidence à Jérusalem , à cause du Temple. Enfin il paroît par *Josephe* , que le Souverain Pontife d'alors s'apelloit *Joazar*. On ne doit donc pas représenter *Zacharie* vêtu pontificalement dans le *Lieu très Saint* , puis qu'il n'y avoit que le Souverain Pontife qui eût droit d'y entrer , & une seule fois dans l'année , à la Fête des *Expiations*.

Zacharie n'étoit donc pas dans le *Lieu très Saint* , lors que l'Ange lui aparût , mais simplement dans le *Lieu Saint*. Il y étoit debout , la tête couverte , devant l'Autel des Parfums , & c'est ainsi qu'il faut le représenter. Les Peintres lui donent encore un Encensoir fait come ceux d'aujourd'hui , au lieu qu'autrefois ils avoient une toute autre figure : Ceux des Juifs avoient à peu près la forme d'une Coupe.

Vous trouverez encore les Peintres trop prodigues en Pontificats , lors qu'ils peignent la Présentation de *Jésus* au Temple. Quand ils le mettent entre les bras de *Siméon* , ce Vieillard paroît dans cette Cérémonie avec l'Habit du Souverain Pontife. Cependant il y a beaucoup d'aparence , qu'il n'étoit pas même un Sacrificateur ordinaire. Mais quand il l'auroit été , les Peintres feroient toujours

une faute de lui doner les Habits facerdotaux, parce qu'il n'auroit pas été de Semaine, & que quand les Sacrificateurs n'oficioient pas, ils avoient leurs Habits ordinaires. *St. Luc* dit, qu'il vint au Temple par inspiration, or le Sacrificateur qui étoit de Semaine, se trouvoit naturellement dans le Temple, pour l'exercice de sa Charge. Pour se convaincre que *Siméon* n'étoit qu'un simple Particulier, il n'y a qu'à faire attention à la manière dont *St. Luc* s'exprime : Il y avoit à Jérusalem, dit-il, un Home nommé *Siméon* *. Auroit-il parlé ainsi si cet Home eût été revêtu d'une des premières Dignités de la Nation ?

Il est vrai que quelques Anciens ont crû, que *Siméon* étoit un des Sacrificateurs. La raison qu'ils en avoient, c'est, d'un côté, sur ce qu'il prit *Jésus* entre ses bras, d'où ils ont conclu que ce fut lui qui l'ofrit à Dieu. Mais ce ne fut que par un mouvement d'affection, qu'il embrassa le Divin Enfant, & non pas proprement pour le présenter à Dieu, ce que l'Evangéliste ne dit point. L'autre raison pour faire de *Siméon* un Prêtre, c'est qu'il bénit *Joséphe* & *Marie*; mais cela signifie simplement, dans le stile des Hébreux, qu'il les félicita l'un & l'autre de la grace que Dieu

* *Luc II. 25.*

leur avoit faite. On alégué encore, en faveur du Pontificat de *Siméon*, d'anciennes Images où on le voit ainli représenté, mais cette preuve est des plus frivoles: Elle prouve seulement que c'est une vieille erreur, & que ce n'est pas de nos jours que les Peintres ont comencé à s'y méprendre.

Savez vous, *Monsieur*, qui c'est qui a dégradé ainli ces Souverains Pontifes intrus par les Peintres? C'est Mr. le *Pelletier*, dont je vous ai parlé dans ma Lettre précédente, ce Marchand de Poisson salé de *Roüen*. On a de lui de savantes Dissertations, où il éclaircit parfaitement ce sujet, & dont je n'ai pris que la substance. Il finit cet Article par une Remarque, que je ne dois pas omettre, c'est que les Peintres se méprenent encore sur le lieu où cette Action s'est passée. Puis que la Vierge y étoit présente, ce doit être à l'entrée du Temple, sous l'une des Galeries du Portique de *Salomon*, où tout le Monde pouvoit entrer, parce que n'étant pas encore purifiée, elle n'avoit point, selon la Loi, mis son Ofrande entre les mains du Sacrificateur.

J'ai joint *Siméon* à *Zacharie*, parce que l'Erreur qui les regarde l'un & l'autre est du même genre. Par là je me vois obligé à rebrousser, pour ne pas omettre l'Adoration des *Mages*. Tout le monde fait aujourd'hui

qu'il ne faut pas les représenter come des Rois ; mais une Remarque plus particulière, c'est que les Peintres se trompent ordinairement sur le lieu où se fit cette Adoration. Il ne faut pas mettre la Scène dans une Etable, come ils le font. L'Enfant *Jésus* n'y devoit plus être , quand il reçut cet hommage. L'enrégistrement étant fini lors de l'arrivée de ces Sages d'Orient, la foule étant écartée , il ne faut plus placer le Sauveur dans une Etable. Ce ne fut que là nécessité qui avoit engagé *Joseph* à y chercher un asile. *St. Mathieu* dit expressément, que les Mages furent reçus dans une Maison, & que c'est là qu'ils ofrirent leurs présens à l'Enfant *Jésus* *. Il y a des Savans qui placent l'Adoration des Mages une Année après la Naissance du Sauveur, & qui allèguent de bones raisons de leur sentiment. A cette date, il ne peut plus être question d'Etable.

Les Peintres bronchent encore, quand ils représentent *Jésus* enseignant dans le Temple **. Ils le peignent assis sur une espèce de Trône élevé, plusieurs Docteurs assis autour de lui, sur des sièges moins élevés, pour nous marquer qu'il les instruisoit en

* *Matth. II. 11.*

** *Luc II. 46.*

qualité de Docteur, au lieu de le placer, come un Enfant de douze ans, aux piez des Docteurs, les questionant, ou leur répondant, on le met dans un lieu éminent come un Maître de Sinagogue. Cela n'est point du tout dans la vraisemblance, & n'a pas laissé d'être adopté par le célèbre *Raphael*. Il faudroit donc que les Peintres entendissent bien une Histoire, avant que d'entreprendre de la peindre.

Quand *St. Luc* dit, que *Jésus étoit assis au milieu des Docteurs*, cela signifie simplement, selon le génie de la Langue Originale, qu'il se trouva parmi eux, qu'il y étoit présent. Quelle aparence y a-t-il qu'on lui eût donné la place de Président ou de Chef de l'Assemblée? *Jésus* fut trouvé dans le Temple, au lieu où les Docteurs enseignoient; mais dans une place qui convenoit à un Enfant de son âge. Dans les Signagogues, les Docteurs Juifs étoient assis dans des Chaires élevées, & leurs Disciples étoient à leurs piez, ou sur des Bancs, ou à terre sur des Nattes.

Il est bon encore de ne pas se méprendre sur l'endroit du Temple où la chose se passa: Ce fut dans cette partie qu'on apelloit le *Parvis*. C'étoit une grande Cour, environée de Portiques, dans lesquels il y avoit divers Apartemens, où s'assembloient les Doc-

teurs , & où ils donnoient des leçons à leurs Disciples. Ce fut dans une de ces Chambres où les Maitres enseignoient , que *Joseph & Marie* trouvèrent *Jésus* parmi les Docteurs , & faisant leur admiration.

Voici donc coment Mr. le *Pelletier* voudroit qu'on peignit cet Evénement. „ Il faudroit , dit-il , représenter J. C. dans une „ Sale meublée , une grande Audience en „ forme de demi cercle , dont le Siège seroit occupé par vingt-trois personnes. Au „ devant des deux bouts se devoient voir „ deux Tables , ou deux Scribes ou Gré- „ fiers seroient assis , pour en régistrer les „ Décisions ; sur le Marchepié du siège se devoient représenter plusieurs jeunes Hommes assis , entre lesquels on pourroit reconoitre *Jésus* , dans l'action de la dispute , & sur le Parterre plusieurs Auditeurs assis sur des Nates à la Lévantine. Entre quelques personnes de bout vers l'entrée de la Sale , on remarqueroit *Joseph & Marie* dans la joie d'avoir retrouvé leurs Fils.

Le Batême de J. C. est aussi représenté par les Peintres d'une manière défectueuse. On voit ordinairement dans leurs Tableaux *Jean Baptiste*, qui verse de l'eau sur la Tête du Sauveur , avec la Main , ou avec une Coquille. Ils montrent en cela une ignorance grossière des anciens usages ; car dans ce

tems-là on batissoit uniquement par immersion.

Ils ne pêchent pas si universellement , quand ils nous peignent J. C. faisant la Pâque avec les Apôtres , & établissant l'Eucharistie. On voit depuis quelque tems , plusieurs Estampes conformes à la vérité de l'Histoire. On fait que les Juifs , qui étoient alors sous la Domination des *Romains* , avoient pris les usages de leurs Maitres , jusques dans les Repas. Dans les tems fort anciens , les *Romains* mangeoient assis sur de simples Bancs. Dans la suite ils prirent la coutume d'être couchés sur des petits Lits pour manger. Ces Lits étoient un peu plus bas que la Table. Il y avoit ordinairement place sur chaque Lit pour trois personnes. Le haut du Corps étoit un peu élevé , & soutenu par des Couffins. On s'apuiroit sur le coude gauche , & la main droite demeuroit libre , pour boire & pour manger. Celui qui étoit le second sur un Lit , avoit la tête vis à vis de la poitrine du prémier. Cette situation donc du jour à ce qui est dit dans l'Evangile , que dans le Repas de la Cène *St. Jean* dit quelque chose de secret à l'oreille de J. C. La manière dont il étoit couché le mettoit tout à fait à portée de questionner son Maitre. Ceux qui ont vû les Sacremens du *Poussin* , dont on a de bones Estampes , ont

pû se faire une idée juste de la situation de ce Disciple Bien aimé, par raport à nôtre Seigneur.

Je ne m'arrêterai pas à relever quelques incongruités, qui sont échapées à d'habiles Peintres d'ailleurs, en peignant cette Histoire. J'ai lû, par exemple, dans un de nos Journaux, que dans un des Tableaux du Roi à *Verfailles*, on y voit l'Agneau Pascal lardé*.

Il me semble, qu'en entassant les Erreurs des Peintres les unes sur les autres, come j'ai fait jusq'ici, cela done à ma Lettre une monotonie assez désagréable. Trouvés bon, *Monsieur*, que je suspende pour quelques momens cette cômpliation, & que nous cherchions la raison qui avoit pû déterminer les *Romains* à prendre dans leurs Repas, la situation que je viens de décrire. Cette digression ne sera pas tout à fait inutile, ne fut ce que pour mettre un peu de variété dans ma Lettre.

Come nous raportons tout ordinairement à nos usages, nous somes surpris de cette situation des anciens *Romains* auprès de la Table. Il ne nous paroît point que ce fut une posture comode d'être ainsi couchés sur de petits Lits. Le Corps ne paroît pas assez li-

* *Bibliot. Britanique T. VIII. p. 94.*

bre pour boire , pour manger , pour servir sur tout , & lors qu'on avoit une Conversation un peu longue , il ne semble pas que l'on fût situé auffi avantageusement que quand on est assis. On demande donc quelle raison peut les avoir déterminés à quitter les Chaises & les Bains dont ils se servoient originellement à table , pour leur substituer ces petits Lits , qui paroissent beaucoup moins convenables.

La Réponse à cette Question, c'est qu'ils imitèrent en cela les *Asiatiques* , dont la coutume étoit de manger dans cette posture. On ajoute une autre raison , qui paroît encore plus satisfaisante. C'est que les *Romains* avoient acoutumé de prendre le Bain immédiatement avant le Repas. On fait qu'après ce rafraichissement , le Corps a besoin de demeurer tranquile. Ils se jettoient donc, en sortant du Bain, sur ces petits Lits , que nous apellons aujourd'hui *Lits de Repos* , & ils se faisoient servir à souper dans la situation où ils se trouvoient. Ce qui confirme cette conjecture , c'est que la Sale des Bains étoit toujours près de celle où lon mangeoit.

Outre la raison générale de la propreté , qui engageoit les *Romains* privés de l'usage du Linge , à se baigner fréquemment , ils avoient une raison particulière de le prendre immédiatement avant le repas , c'est que ,

come tout le monde fait , le Bain aiguise l'appétit , qui a besoin d'être excité dans les Climats fort chauds , come l'*Italie*.

Mais si le Bain produit les deux bons effets de la propreté & de réveiller l'appétit , on fait que l'usage fréquent de se baigner afoiblit extrêmement. C'est ce qui fit préférer cette attitude à table , come plus propre à délasser que toute autre.

Les *Juifs* , qui vivoient du tems de J. C. s'étant conformés aux manières de leurs Vainqueurs, on voit pourquoy ils mangeoient l'Agneau Pascal couchés sur de petits Lits , quoy que cette posture ne répondit point à l'institution primitive de cette Cérémonie. Le Sauveur lui même voulant établir le Sacrement de l'*Eucharistie* , dans ce Soupé Pascal , observa ce que les *Juifs* pratiquoient dans cette occasion.

La manière dont J. C. s'acomoda aux usages de sa Nation , dans cette circonstance , a doné lieu à un subtil Controversiste de l'Eglise Romaine , d'imaginer un Subterfuge , pour se mettre à couvert des Objections pressantes que nous leur faisons depuis longtems sur le Retranchement de la Coupe. Après l'ordre précis de nôtre Maitre *d'en boire tous* , nous regardons la Coupe come une partie essentielle de ce Sacrement , & que l'on n'a point pû ôter aux Fidèles , sans

un attentat sur les droits de l'Instituteur.

Que répondre à de semblables reproches ? Avec un peu d'esprit , on ne demeure jamais court. Voici donc de quoi jeter de la poudre aux yeux. „ Dieu avoit ordonné aux „ Juifs de manger la Pâque *ayant leurs reins* „ *ceints* , c'est à dire qu'ils eussent leurs Ro- „ bes retrouffées come des Voïageurs , à „ qui un Habit embarrassant ne convient „ pas. Par la même raison , il veut qu'ils „ aient *des Souliers à leurs piez* , *un Bâton à la* „ *main* , & qu'ils soient *de bout* , pour man- „ ger l'Agneau Pascal *. Cette posture étoit „ bien aussi essentielle à la Pâque Judaïque , „ que la Coupe le peut être au Sacrement „ de l'*Eucharistie*. Cependant les Juifs n'ob- „ servoient plus cette attitude si expressive. „ Non seulement J. C. ne les en reprend „ pas , mais il les imite en cela , & il sem- „ ble approuver par là le changement qu'on „ avoit fait à cette Cérémonie. Donc l'E- „ glise Chrétienne peut bien faire quelque „ chose de semblable , & retrancher la „ Coupe au Peuple , pour des raisons qu'elle a jugé qui demandoient qu'on en usât „ ainsi.

Avoués , *Monsieur* , que le tour est assez éblouissant & qu'il n'est pas mal imaginé.

* *Exod. XII. II.*

Cependant j'espère que vous ne vous laissés pas donner le change. La parité seroit à peu près dans l'exemple que l'on apporte, si lors que l'*Eglise Romaine* retrancha la Coupe, le Sacrement de l'*Eucharistie* eût été sur sa fin, & eût dû cesser au plutôt, come la Pâque étoit près de finir du tems de J. C. Le Sauveur venoit abolir les Cérémonies Judaïques. En particulier il établissoit alors la Pâque Chrétienne sur celle des *Juifs*, qui ne devoit plus avoir lieu. Etoit-ce le point sur la fin de sa vie, de se mettre en peine de rétablir quelques petites Observances Légales, qu'il trouvoit négligées ou un peu altérées dans la pratique ?

Vous aimés que l'on traite la Controverse d'une manière douce & honête, & je suis assez de vôtre goût: Pour m'y conformer, dans cette occasion, voici coment je prononcerois sur le Retranchement de la Coupe. L'*Eucharistie*, telle que l'a établie le Sauveur, est un Tableau fort expressif de sa Mort. Mais ce Sacrement aiant été mutilé par l'*Eglise Romaine* n'est plus qu'une Peinture imparfaite de la Passion de J. C. On en a éfacé les traits les plus caractéristiques. Je n'y vois plus l'effusion de son Sang. Peut-on rien de plus modéré & de plus adouci, que de ranger le Retranchement de la Coupe simplement parmi les Erreurs des Peintres ? Peut-être même

trouvera-t-on parmi les Réformez que je ménage trop leurs Adversaires. Si vous aperceviés qu'on fit quelques plaintes là dessus, dites pour mon excuse, que j'avois besoin d'une Transition pour revenir à mon sujet, que j'avois perdu de vüe, & que cette manière d'envisager ce Retranchement, m'en a fourni une. Reprenons donc la Liste des Erreurs des Peintres.

Ne tombent-ils point aussi en faute dans les Figures qu'ils nous donent de la Mort du Sauveur? Tous les Crucifix généralement ont la Courone d'Epines sur la tête. Cependant de très habiles Critiques croient que *Jésus* ne l'avoit plus, quand il fut ataché à la Croix, & qu'on la lui ôta auparavant, en même tems que le Roseau & la Robe d'écarlate. Toutes ces prétendues marques de Roïauté, que les Soldats lui avoient donées pour l'insulter, lui furent arrachées pour le conduire au Suplice.

En peignant un Crucifix, on doit toujours mettre une espèce de bois avancé, sur lequel les piez étoient apuiés & atachés. Le Corps du Sauveur doit être représenté portant sur une espèce de marchepié. Outre que quelques Anciens nous disent positivement que c'étoit l'usage, il auroit été difficile autrement qu'un Home eût pû demeurer long-tems suspendu, ataché seulement par les

mains chargées seules du poids de son Corps. Ce soutien paroît donc absolument nécessaire.

Les Peintres semblent aussi s'être trompés sur le nombre des Cloux , que l'on emploïa pour atacher J. C. à la Croix. Presque toutes les Images du Crucifix que nous voïons n'en ont que trois , deux pour les mains , & un seul pour les deux piez mis l'un sur l'autre. Mais il est beaucoup plus vraisemblable , que chaque pié avoit son Clou , & que l'on se servit de quatre pour ce Suplice. Les Peintres doivent donc représenter chaque pié cloué séparément au soutien sur lequel ils portoient. Il y a beaucoup d'apparence qu'outre les Cloux qui atachotent le Crucifié à l'Instrument de son Suplice , on y emploïoit encore des Cordes , pour empêcher que le Corps ne se détachât & ne tombât.

Une faute fort ordinaire aux Peintres , c'est qu'au Crucifiement du Sauveur , ils placent la *Vierge* & *St. Jean* trop près de la Croix. Ils étoient bien à portée d'entendre J. C. come il paroît par ce qu'il dit à *St. Jean*. Mais il y avoit bien du Monde plus près qu'eux de la Croix. Voila dans quel sens il faut entendre ce que dit *St. Jean* , qu'ils étoient auprès. On a même des Figures de la Passion du Sauveur où l'on ne voit que les Crucifiés , la *Vierge* & *St. Jean* ; ce qui est

absurde. Il est vrai, qu'il y a quelque difficulté au milieu d'une foule, telle quelle est ordinairement à ces exécutions, à faire remarquer les Personages que l'on veut qui y paroissent. Mais un habile Peintre les place pour cela sur le devant du Tableau; il les rend encore faillans, pour une sage distribution de la lumière & de l'ombre, & enfin il les fait caractériser par quelques traits, qui ne permettent pas de s'y méprendre.

Mais, *Monsieur*, de toutes les Erreurs que j'ai indiquées jusqu'à présent, voici la plus considérable sans contredit, celle qui a le plus besoin de correction; c'est sur la Résurrection du Sauveur. Les Peintres, qui peignent cet Evénement si intéressant pour les Chrétiens, ne manquent pas de représenter les Gardes endormis autour du Sépulcre. Vous sentés bien la conséquence de cette méprise. Elle ne va pas moins qu'à doner de la réalité à une imposture inventée par les *Juifs*, pour rendre suspecte la Résurrection du Sauveur. Un Chrétien peut-il ignorer que ce Sommeil des Gardes est un fait supposé par les Enemis de l'Évangile, qui répandirent ce bruit, pour tâcher par là d'affoiblir la preuve éclatante, qui résultoit de cette Résurrection en faveur de la Divinité de l'Évangile. Voici donc l'avis important qu'un bon Connoisseur done aux Peintres

qui auront à traiter ce sujet. Au lieu, leur dit-il, de représenter ces Gardes assoupies & dans cet état de mort, il faut animer tout autrement les figures de ce Tableau, en exprimant, conformément à la vérité de l'Histoire, la surprise qu'un Fait si éclatant ne pouvoit pas manquer d'exciter dans ces Gardes. Cet étonnement varié sur ces différens Visages, peut fournir de beaux traits à un habile Home, pour se distinguer dans son Art.

Après la Résurrection, St. *Luc* nous rapporte la Conversation que J. C. eût avec les Disciples qui alloient à *Emmaüs*. Les Peintres ont trouvé à propos de travestir ces deux Compagnons de Voïage du Sauveur, en Pèlerins. On les voit leurs Bourdons à la main, & leurs épaules quelquefois blasonées de Coquilles, comé s'ils revenoient de *St. Jaques de Compostelle*. Je vis autrefois à *Versailles*, un beau Tableau du *Titien*, où J. C. & ces deux Disciples sont à table dans le Château d'*Emmaüs*. Cet habile Peintre s'est oublié jusqu'à leur doner des Chapelets. Ceux qui ont étudié l'Epoque de ces sortes d'usages, savent, que ce n'est que sous le Pontificat d'*Urbain II**, qu'on a comencé à faire rouler ces sortes de Grains en récitant des Prières. On a vû aussi un Tableau de la Passion du

* Ce Pape fut élevé à la Thiare en 1088. & mourut en 1099.

Sauveur, où le Peintre a placé favamment un Confesseur, qui exhorte le bon Larron, le Crucifix à la main.

Je ne fai s'il est nécessaire de relever ici la licence de plusieurs Peintres des Siècles passez, qui mettoient dans un même Tableau des Personages qui n'avoient jamais pû être ensemble. Les *Italiens* sur tout, par un goût des plus bizarres, peignant quelque Evénement de la Vie de J. C. y introduisoient quelques Moines Instituteurs d'un Ordre Monastique. A la Nativité de Nôtre Seigneur, ou à sa Mort, ils plaçoient, sans scrupule, quelques Religieux *Franciscains* ou *Dominicains*. Dans les Noces de *Cana*, de *Paul Véronise*, on voit des *Bénédictins* parmi les Conviés. Je remarquai un jour, dans une Eglise, un *St. François d'Assise* aidant à descendre de la Croix le Corps du Sauveur. Ailleurs on le voit écoutant la Prédication de *St. Paul*. Il y a un peu plus de 30. ans, que le Duc de *Sherewsburi* revenant d'*Italie*, apporta un beau Tableau de la Transfiguration que je vis chez lui à *Londres*, & où *St. Dominique* se trouve avec *Moïse* & *Elie*. Heureusement nos Graveurs Protest. ne seront jamais tentés de copier des Tableaux où l'on a assemblé des Personages si contradictoires. Revenons donc aux Peintures, qui se voient également dans les deux Comunionis.

Voici une Erreur qu'un Savant a relevée sur la Lapidation de *St. Etienne*. „ On peint , „ *dit-il* , le Saint Martir les mains levées „ vers le Ciel. Il les devoit avoir liées , selon la coutume. On voit encore dans ces Peintures tout le Peuple , qui jette des pierres , sans que persone y soit distingué. Il faudroit marquer les Témoin, qui en vertu des Règles prescrites par la Loi de Dieu , jettoient les premières pierres contre le Coupable. Et cela seroit d'autant plus à propos, que l'Histoire Sainte fait expressément mention des Témoin. „ *Actes VII. 58. **

Je vous avoie , *Monsieur* , que malgré la Remarque de ce Savant Critique , j'ai assez de penchant à excuser & même à justifier les Peintres sur cet Article. Il semble qu'il n'est pas nécessaire, quand on peint cette Histoire, d'y observer fort exactement les formalités de la Justice que l'on devoit suivre dans une Sentence de mort. On ne remarque dans l'affaire de *St. Etienne* d'autre formalité sinon que les Témoin comencèrent à le lapider, & que le Peuple suivit. Cette exécution se fit d'une manière fort tumultueuse, come cela paroît par tout le récit de *St. Luc*. Les Juifs n'avoient plus

* Voiés *Jo. Fabricii Amoenitates Theologicae*. 1699.

le droit de faire mourir personne, come ils le reconoissent devant *Pilate* *. Mais il arrivoit quelquefois que le Peuple échaufé, sans attendre aucun ordre des Juges, lapidoit ceux qui lui déplaisoient. *Ovide* nous apprend qu'il en arrivoit autant parmi les *Romains*. Voici ce qu'il dit de la Lapidation chez cette Nation ;

*Obruere ista solet manifestos poena nocentes ,
Publica cum longas non habet ira moras.*

Une circonstance, qui ne doit pas être omise, quand on peint le Martir de *St. Etienne*, c'est d'y faire paroître *Saül* gardant les Habits de ceux qui le lapidoient. Cela doit être exprimé.

Les Figures de l'Histoire de l'Évangile le représentent ensuite dans une conjoncture bien différente, c'est celle de sa Conversion. On le peint ordinairement à cheval sur le chemin de *Damas*. Mais ceux qui ont étudié ce sujet nous avertissent que les Peintres lui ont donné cette Monture gratuitement & de leur chef. Cette Histoire est rapportée jusqu'à trois fois dans les *Actes des Apôtres*, & il ne paroît nulle part, que ni *St. Paul*, ni sa Compagnie aient été à cheval.

Voilà je croi, ma tâche à peu près faite. Il ne me reste plus qu'à vous assurer. &c.

** *Jean XVIII. 32.*



N'EST-CE QUE CELA ?

Réflexions sur l'Homme.

L'Homme veut tout savoir & s'ignore lui même.

QUand on considère attentivement ce que c'est que l'Homme, ce mélange étonnant de Vices & de Vertus, de Grandeur & de Bassesse ; ce désir des Louanges, & le peu d'effort qu'il fait pour les mériter ; l'étendue de ses projets & de ses espérances, & le peu de durée de sa Vie, on est tenté de s'écrier, *N'est-ce que cela ?*

Si l'on réfléchit sur ses occupations, & sur ses plaisirs ; sur cette soif immodérée des Honneurs & des Richesses ; sur l'amour excessif des Voluptés, & sur une jouissance si courte ; sur une possession si fragile, si amère, & si inquiète ; sur la noblesse & la grandeur de nos Idées, & sur la petitesse & la bassesse de nos Actions ; sur le goût pour la Vérité, & sur notre penchant à l'Erreur ; on s'écrie encore, *N'est-ce que cela ?*

CRANTOR ne pense, n'agit, ne se remue, que pour amasser & acumuler des Richesses ; la contemplation de son Or, & de son Argent le remplit de satisfaction & de joie. Ne

lui parlés ni des Découvertes anciennes & modernes, ni des moiens de se perfectioner le goût, & d'étendre ses conoissances, ni des inventions de l'Art, ni des beautés de la Nature, il ne vous écouteroit pas; il est insensible à toutes ces bagatelles; l'objet qui lui paroît le plus important, le plus digne de lui, celui seul qui ocupe & qui délecte son Ame, c'est l'idée de son Trésor; mais quelque gros qu'il soit, il laisse toujours un certain vuide qu'on ne peut remplir & l'on ne peut s'empêcher de s'écrier, *N'est-ce que cela.*

Je vois un Home richement habillé, d'un air avantageux, & d'une démarche fière & mesure; je crois le reconoitre, & je l'aborde presque en tremblant; je lui parle; il me répond d'un ton vain & grossier; je veux le creuser, & je trouve d'abord le *tuf*. Je dis en moi même, cet Home est tout superficiel; c'est un Sot sous le Masque: *N'est-ce que cela?*

L'*Ambitieux* est-il plus sage & plus judicieux que l'*Avaire*? Est-il plus modéré dans ses desirs, plus circonspect dans ses démarches, plus utile à la Societé? L'un amasse sans cesse, & ne jouit jamais; il se prive du nécessaire pour aquerir le superflu; il renferme dans ses Cofrés ce que la tendre Compassion pour les Malheureux se plairoit à ré-

pandre, il resserre en d'étroits Canaux l'Eau qui devoit arroser des Terres sèches & arides. L'*Ambitieux*, avide d'honneur & de Dignités n'aspire qu'à s'élever toujours plus haut, dût sa chute en être plus terrible. Si les moiens justes & légitimes lui manquent, il ne se fait pas un scrupule de rechercher & d'employer ceux que l'Equité condamne. A-t'il acumulé Dignités sur Dignités, ainsi que l'Avare acumule Richesses sur Richesses; est-il enfin satisfait? Non ;

Arrivé jusqu'au faite, il aspire à descendre.

De cette hauteur où il est monté, après tant de soins & de travaux, quelquefois même au travers de mille périls, il s'écrie, *N'est-ce que cela?*

ARISTE sent le ridicule de l'Ambition & de l'Avarice & il s'en moque; mais est-il plus raisonnable? Il dépense avec facilité, ce que son Père a aquis avec peine; il croit ne se défaire que de son superflu, & bien-tôt il manquera du nécessaire. Come ses desirs n'ont point de bornes, sa dépense n'a point de limites. Il fait come cé Prodiges, qui jettâ tout dans la Mer, pour crier, *Je suis libre.* En voiant de l'Or & de l'Argent, *Ariste* dit, *N'est-ce que cela?* Il devient pauvre pour vouloir paroître riche. *Ariste* ne méprisés pas une chose nécessaire. L'Or & l'Argent,

n'ont point de prix par eux mêmes; mais nos besoins leur en donent, & leur prêtent une valeur que la nécessité vous fera sentir. Si vous n'aimés pas les Richesses pour elles mêmes, estimés les du moins par l'avantage qu'elles procurent de pouvoir faire du bien, & de vous garantir du mépris, que les Hommes ont ataché mal à propos à la pauvreté.

EUGÈNE a le même dédain pour les Honneurs & les Emplois qu'*Ariste* a pour l'Or & l'Argent. Il préfère une Vie obscure, aux Places les plus élevées; les Dignités ne sont à son gré, qu'une brillante chimère. Ceux qui les exercent, sont la plus part, selon lui, fiers de leurs Titres & orgueilleux d'une Charge, qu'ils ne remplissent pas toujours bien. La Justice est plus dans leurs Discours, que dans leurs Actions; la Vanité éteint le sentiment, & étouffe la tendre Amitié. Mais *Eugène*, à quoi servent les lumières & les talens que vous possédés, si on les enfuit dans la terre? Le Soleil éclaire en vain les Déserts, & la Pluie les arrose inutilement. Vous craignés de fréquenter les Grands; & le Commerce des Petits, est-il plus utile & plus agréable? Quelques uns d'eux n'ont d'esprit & de conoissances, qu'autant qu'il en faut pourné pas être des Bêtes; leurs besoins continuels ne leur permettent pas de s'éclairer; de se former le goût, & de s'élever à rien de

grand. Avec eux, c'est beaucoup de débiter ce qu'on fait, sans pouvoir apprendre ce qu'on ignore. Si vous dites, en voyant, quelques Persones parvenues aux premières Places ; *C'est l'Orgueil enté sur la Vanité, & sur la Sotise* ; vous dirés aussi, en considérant l'ignorance & la grossiereté du bas Peuple, *N'est-ce que cela ?*

Le jeune LINDOR se destine au St. Ministère, il a de la vocation, des talens, de l'esprit, des connoissances ; mais il veut briller. Dans ce dessein, il lit & copie tous les Livres où il croit trouver de jolies pensées, & des phrases nombreuses ; l'imitation des beaux Génies, il cadence des périodes, & mesure des mots ; il auroit peut-être plus d'esprit, s'il en cherchoit moins ; il est à *l'afut* d'une belle expression come les Alchimistes font à la *quête* de la Pierre Philosophale. Croiés moi, *Lindor*, écrivés & parlés simplement & clairement ; vous plairés assés, si vous pouvés instruire. Ce n'est pas vôtre réputation, qui doit être le but de vôtre Ministère ; c'est l'édification de vos Auditeurs ; vous ferés une Etoile de la première grandeur, si vous éclairés ceux qui vous écoutent, si vous remués le Cœur & que vous touchiés & convainquiés l'Ame. La Vertu & la Vérité sont si belles quelles n'ont pas besoin d'être fardées. Si vous ne cher-

chés qu'à flater l'oreille, & l'imagination, on dira de vous, *N'est-ce que cela?*

DAMIS compte à peine dixsept Printems; & il veut produire des Fruits, avant que d'être en âge de produire des Fleurs. Il voudroit que la Renommée, avec ses cent Trompettes, ne fut ocupée qu'à publicr son Nom & ses Ecrits: Il ambitione la réputation de VOLTAIRE, & de FONTENELLE, come ALEXANDRE ambitionoit les Victoires & les Conquêtes de PHILIPPE. Déja il destine au Public des Traitez de *Géométrie*, d'Histoire & de Poésie. Il a fait des Comédies & des Tragédies, qui éfaceront celles de *Molière*, de *Corneille* & de *Racine*. Quelle vaste Carrière *Damis* s'est ouverte! Mais au bout il ne trouvera qu'un peu de fumée, & il s'écriera, *N'est-ce que cela?*

Un Amant s'empresse à obtenir les faveurs de sa Belle. Que ne fait-il pas dans cette vûe? Prières, promesses, présens; rien n'est épargné. Enfin l'heure du Berger sone, & on lui acorde ce qu'il desire: Vous le croiés le plus heureux des Mortels; mais à peine est-il parvenu au but qu'il s'écrie, *N'est-ce que cela.*

Après avoir considéré l'Home en général, considérons le a présent en particulier, soit du côté *phisique*, soit du côté *moral*, on verra qu'on peut s'écrier justement à ces deux égards, *N'est ce que cela?*

Du côté *phifique*, rien n'est plus délicat, & plus fragile que son Corps. On peut dire que sa Vie ne tient qu'à un fil; une goutte de Sang entrevasée, ou dans le Cœur, ou dans le Cerveau, le couche dans le Tombeau; & quoi que le terme de sa Vie soit si court, on en trouvera la durée fort longue, si l'on fait attention à sa structure intérieure, à la finesse de ses Organes, & aux divers accidens auxquels il est exposé. C'est un Bâtiment, qui menace sans cesse ruine; un grain de Sable de plus ou de moins est capable de le renverser. C'est une Fleur, qui brille le matin, & que le moindre Vent renverse le soir.

Du côté *moral*, l'Homme n'est ni moins foible, ni moins petit. Les Préjugés ou l'Erreur, sont des Nuages, qui lui cachent la Vérité: Des Passions, come des Vents impétueux, le poussent, l'entraînent, & l'empêchent de pratiquer la Vertu.

On suit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on suit,

Nous conoissons la Règle, mais nous la courbons au gré de nos desirs.

*Nôtre Cœur égaré, sans guide & sans apui,
Est brûlé de desirs, ou glacé par l'ennui.*

Nous croions prendre la route du Bonheur, & nous courrons à la Misère. Avides

de l'Immortalité, nous abrègeons nôtre Vie, par l'excès de nos plaisirs, ou de nos travaux. Nous formons de vastes Projets, come si la Vie ne devoit jamais finir, & nous nous hâtons de jouir, come si sa durée étoit celle d'un moment. A ces deux égards, je le répète, on peut dire de l'Home. *N'est-ce que cela ?*

Quand on considère l'incertitude des Sciences, leurs courtes bornes, les doutes quelles font naître, les défauts de ceux qui les cultivant, on est tenté de s'écrier, *N'est-ce que cela ?* La plus part des Savans ressemblent à ces perspectives qu'il ne faut voir que de loin; mais est-il juste d'imputer aux Sciences les Vices & les Erreurs des Homes? Sont ce elles qui ont dévasté l'*Asie*, l'*Afrique*, & une partie de l'*Europe*. Parce que nous ignorons quelque chose, faut-il en conclure que nous ne sachions rien.

L'Home est si vain & si petit, qu'il ne connoit pas même son néant; mais s'il est si foible, si fragile, ou de si courte durée, cette Terre qu'il habite, qui paroît avoir des fondemens si inébranlables, n'est guères plus ferme & plus solide que lui. La Flame peut la dévorer; des Feux souterrains peuvent l'ébranler, & la consumer; des Vents impétueux la soulèvent, & font écrouler subitement tout ce qui apuie sur sa surface; des

Torrens furieux l'inondent tout a coup , & entraînent dans leurs cours les Animaux , les Homes & leurs Habitations ; d'afreux Précipices prennent la place des Plaines , des Montagnes , & des Villes même: Les Colonnes , les Palais les plus magnifiques , les Temples les plus superbes , ne présentent plus que des Ruines & des Mafures. En contemplant cette Terre , ces Tréfors , la Richesse de ses Décorations , la variété immense des Objets qui la couvrent ou qu'elle contient , je m'écrie : Non ce Spectacle tout beau , tout grand qu'il est , ne m'en impose point , je vois sa fragilité , ses débris , & son néant , à travers cette vaine pompe; & je m'écrie encore, *N'est-ce que cela?*

Mais si l'Home n'est qu'un point sur cette Terre; la Terre elle même , n'est qu'un point imperceptible , si on la compare à la vaste étendue de l'Univers. Après cela ; que l'on me parle de la grandeur des Conquérans & de leur Empire , de la vaste étendue de la réputation de quelques Poètes, de quelques Orateurs , & de quelques Savans ; je m'écrie *N'est-ce que cela ?* Mais que dis-je ? L'Univers entier n'a qu'une durée fort limitée , il disparaîtra lui même ; il se perdra & s'évanouira dans le Néant , d'où il a été tiré. Il faut donc encore s'écrier , *N'est-ce que cela ?*



REMARQUES

Sur le LUXE, les ARTS & les SCIENCES.

AUX ÉDITEURS.

MESSIEURS.

LAVérité ne peut que gagner à l'examen ; ainsi supposé même, que vous ne fussiez pas du sentiment que je défens, j'espère que vous ne craindriés pas d'insérer dans votre Journal la Pièce que je vous envoie. Vous obligerés
Vôtre &c.

SI, en écrivant sur le Problème tant agité des états qu'a produit sur les Mœurs le retour des Sciences & des Arts, je m'attaque d'abord à l'illustre *Montesquieu*, c'est qu'en vain j'exposerois simplement les raisons qui le combattent, on n'en feroit point l'application : Acoutumés, come nous le sommes, à admirer ces grands Génies, à qui l'Humanité doit tant, nous n'osons les soupçonner d'erreur, & par les belles choses qu'ils ont dites, ils obtiennent volontairement de nous quelque chose d'assés aprochant de cette infailibilité, que *Rome* n'a pû encore se faire acorder. Au reste, il se peut que j'ai mal saisi l'esprit de l'auguste Président, qui

persuadé que la Vertu n'est point le principe de la Monarchie, a voulu peut-être lui conserver au moins cet éclat apparent que lui donnent le Luxe & les Arts. Quoi qu'il en soit, voici les principaux chefs de la CIII. *Lettre Persane*, auxquels je répons de mon mieux.

Usbeck. *Tu trouves étrange qu'il n'y ait plus de Place imprenable, c. à d. que les Guerres soient terminées aujourd'hui plutôt qu'elles ne l'étoient autrefois. . . . Depuis l'invention de la Poudre, les Batailles sont beaucoup moins sanglantes, parce qu'il n'y a presque plus de mêlée.*

Réponse. Quand tout cela seroit vrai, en inférerait-on que les Guerres soient aujourd'hui moins meurtrières, qu'avant l'invention de la Poudre & des Bombes? Pourquoi voit-on des Armées de cent mille Homes se fondre dans une Campagne, quelquefois même sans avoir combattu. Les Marches forcées, un Climat un peu différent, le changement de Nourriture, la privation même de quelques superfluités, toutes causes qui n'opèrent rien ou que peu, sur les Nations que nous apellons barbares, voilà ce qui éteint nos Légions si nombreuses & si formidables, & détruit cent fois plus l'Espèce humaine, que ne feroient & les Siéges & les Batailles.

Usbeck. *Tu parles de la ruïne de l'Empire des anciens Perses, qui fut l'effet de leur mollesse, mais il s'en faut bien que cet exemple dé-*

cide, puisque les Grecs qui les subjuguèrent, cultivoient les Arts avec plus de soin qu'eux.

Réponse. Du tems de *Darius* & de *Xercès* les Arts ne faisoient que naître en *Grèce*, la Masse du Peuple étoit encore saine; ce ne fut que lorsqu'ils eurent déserté les *Palestres* & les *Gymnases*, pour le *Portique* & l'*Académie*, que *Philipe* les soumit au joug; & s'ils vainquirent encore les *Perfes* sous *Alexandre*, c'est que les Esclaves d'*Europe* ont toujours vaincu les Esclaves *Asiatiques*.

Usbeck. Quand on dit que les Arts rendent les Hommes plus éfeminés, on ne parle pas du moins des gens qui s'y apliquent, puisqu'ils ne sont jamais dans l'*Oisiveté*, qui de tous les Vices est celui qui amollit le plus le *Courage*.

Réponse. Il ne s'agit pas ici d'occupations sédentaires; ce ne sont point celles là qui font le *Citoien* fier, vigoureux, robuste. Si *Marius* ne se fut formé dans le *Champ de Mars* à ces *Vertus héroïques* que le *Nord* donne à ses Peuples, non, il n'eût point vaincu les *Cimbres*, & les *Teutons* eussent fait alors ce qu'*Annibal*, *Carthage* & la *Grèce* n'avoient pu faire, & ce qu'ils exécutoient eux-mêmes six *Siècles* après.

Usbeck. PARIS est peut être la *Ville du Monde* la plus sensuelle, mais c'est peut être celle où l'on mène une *Vie* plus dure. Pour qu'un

Home vive délicieusement , il faut que cent autres travaillent sans relache.

Réponse. Rien ne me convainc plus de la bonté de ma Cause , que la foiblesse des Argumens des Adversaires , & encore de quels Adversaires ! Que *Paris* soit la Ville du Monde la plus voluptueuse , & celle où le Peuple a le plus de peine , qu'en conclure , sinon qu'il n'y en a point qui compte plus de *Sibarites* & de *Malheureux* ? Pense-t-on qu'un travail fervile soit bien propre à doner des idées de magnanimité , de liberté , de désintéressement ? Et croit-on bien défendre la Cause des Arts , des Sciences , & du Luxe , en prouvant que la Cité qui leur sert de Temple , n'a pour Citoïens , ou que de vils *Epicuriens* , ou des Hommes que l'on traite en Bêtes de charge ? Une question à faire , c'est , si ces *Crassus* & ces *Luculles* sont des Humains ?

Usbeck. *Le même esprit gagne la Nation ; on n'y voit que travail & qu'industrie ; où est donc ce Peuple éfeminé dont tu parles tant ?*

Réponse. Un mot , & qu'on décide. CONDE , avec dix mille Hommes bloqua *Paris* , qui en comptoit deux cent mille dans ses Murs. Où en seroit la *France* , si le même esprit avoit gagné toutes ses Provinces ? J'ose le prédire , quand les choses en seroient venues là , l'Empire des Lis seroit bien près de sa chute.

Usbeck. *Bannisses les Arts, chacun ne tirera de Revenu que de sa Terre, & n'en tirera précisément que ce qu'il lui faut, pour ne pas mourir de faim; mais come ce n'est pas la centième partie du Revenu d'un Roïaume, il faudroit que le nombre des Habitans diminuât à proportion, & qu'il n'en restât que la centième partie.*

Réponse. 1^o. Quand cela seroit vrai, chacun auroit une Terre, & vivroit du produit, C'est parmi nous que les uns aiant tout, & les autres rien, il arrive que ceux qui méritent le plus de vivre, meurent de faim.

2^o. Il faloit prouver, & non pas supposer gratuitement, qu'en bannissant les Arts, chacun ne tireroit de Revenu de sa Terre, que pour subsister: Quand est-ce que le Laboureur supportera mieux le hâle & le travail, quand est-ce qu'il pensera à perfectioner son Art? Sera-ce quand ses Sueurs lui donneront à peine un Pain noir, pour prolonger sa misère bien plus que ses jours, & que pour prix du meilleur de son crû, qu'il nous donne, il n'obtiendra de nous que des dédain; ou bien quand il partagera le profit d'une Culture plus exacte & mieux entendüe, & que nous consentirons à suivre d'un peu loin cette grossière Rome, qui se trouva quelquefois assés bien d'avoir pris à la Charüe ses Consuls & ses Dictateurs?

3°. Il est donc certain que le Revenu du Propriétaire augmenteroit. Il seroit aussi aisé de démontrer, que ne pouvant le dépenser, il en seroit plus humain avec ceux qui seroient valoir ses Possessions. Ils auroient la Nouriture & le Vêtement. C'est parce qu'il nous faut des Tapisseries, qu'il y a tant de Laboureurs qui manquent d'Habits. A le bien prendre, les Avocats du Luxe plaident contre l'Humanité; il est triste pour elle qu'ils gagnent si souvent leur Cause.

4°. Il est évident que le produit des Terres augmentant, celui des Hommes augmenteroit aussi, & que le nombre des Malheureux, diminueroit en proportion des besoins, mais ne citons pour le prouver que *Montesquieu* même, & contentons nous de lui demander, Pourquoi les Arts, les Sciences & le Luxe devant centupler le nombre des Habitans des Pais qui les cultivent, il se trouve par ses propres calculs * que l'*Espagne*, l'*Italie*, la *France* & l'*Allemagne* sont moins, & beaucoup moins peuplées, qu'elles ne l'étoient avant les *Romains*, auquel tems elles avoient le bonheur d'ignorer toutes ces perversités?

Usbeck. De tout ceci il faut conclure, que pour qu'un Prince soit puissant, il faut que ses

* Voirs Lett. Pers. CVIII.

Sujets vivent dans les délices, il faut qu'il travaille à leur procurer toutes sortes de superfluités, avec autant d'attention que les nécessités de la Vie.

Réponse. Le mot de puissant est équivoque ; il peut marquer un Roi redoutable à ses Voisins, ou un Roi redoutable à ses Peuples. Que l'aïse où vivent les Sujets d'un Monarque, augmente sa puissance relative aux autres Princes, c'est ce qu'on ne prouvera jamais par l'expérience. CLOVIS conquit avec des Demi-Sauvages, & quand ils eurent perdu leur première rusticité, ils furent vaincus par les *Normans*, qui conservoient encore la leur. Au compte de l'illustre *Montesquieu*, c'étoit un bien pauvre Roi que *Léonide* auprès du *Grand Xerxès* : S'il eût entendu la Politique, il se fut hâté d'aller rendre les Armes à un Enemi qui avoit plus de Domestiques, que lui même n'avoit de Soldats. Je pourrois multiplier les exemples ; mais n'est-il pas incontestable que le Luxe éfémîne les Corps ; & le Courage ne s'en ressentira-t il point ?

Si les Arts ne rendent pas un Prince plus formidable à ses Rivaux, en revanche ils augmentent bien son pouvoir intérieur. L'*Académie Française* parût, dit * *Mr. de*

* Dans son Discours à la même Académie.

Chateau brun, & *Richelieu* fut obéi. *Virgile* & *Horace* rendirent le même Service à *Auguste* & à *Rome*; & à en croire l'illustre *Burnet* on ne doit guère mieux penser des Universités d'*Oxford* & de *Cambridge*. Voici ce qu'il dit de l'éducation qu'y reçoivent les Gentilshommes du Roiaume.

„ Au lieu que dans ces Universités, ils
 „ devroient être formés à l'amour de la Pa-
 „ trie, des Loix & de la Liberté, ils n'y
 „ prennent que des dispositions à souffrir le
 „ Pouvoir arbitraire, & à porter les fers d'u-
 „ ne Monarchie absolue; il arrive bien
 „ dans la suite que l'intérêt, le ressentiment,
 „ & d'autres motifs les jettent quelquefois
 „ dans une allure opposée, mais come ce
 „ n'est jamais le Cœur qui les ramène, il
 „ n'y a point d'Esclavage dont ils ne s'aco-
 „ modent, pourvû que l'on daigne les y em-
 „ ploier. Trois fois j'ai vû la Nation con-
 „ duite au bord du précipice par des Gens
 „ élevés dans ces idées*.

Ce Peuple en avoit déjà fait une fois la triste expérience. *Agricola*, après vingt Victoires sur les *Brétons*, n'étoit pas Vainqueur encore, & désespéroit même de le devenir par la force. A la fin il essaya de chan-

* Reflexions de Mr. *Burnet* sur ses Mémoires pour servir à l'*Histoire d'Angl.* T. VI. p. 352.

ger leurs Mœurs ; les Arts & les Sciences furent les seuls moyens qu'il y employa , & il réussit *. Les Vices de Rome entrèrent alors dans la *Brétagne* , dit le sensé *Echard* après *Tacite* ; l'imitation produisit le Luxe & la Moleſſe ; les Bains , les Festins devinrent fréquens , & les *Brétons* touchés de ces plaisirs , qui n'étoient que des pièges , qui cachotent une ſervitude plus honteuse & plus durable que celle qu'ils craignoient , s'y abandonèrent ſans réſerve : Ils ne penſèrent plus qu'à jouir de la Paix , pour jouir des plaisirs qui ſe goûtent difficilement au milieu des alarmes & des troubles de la Guerre **.

Monteſquieu a donc raiſon de dire , que la Corruption des Sujets eſt néceſſaire à la Puiffance du Maître ; reſte à ſavoir , ſi ce qui fait la honte de l'Humanité , peut faire l'Apologie des Agens †.

* Pour ravir à un Peuple ſa Liberté , il ſuſſit qu'il lui préfère quelqu'autre choſe , & c'eſt le point où l'amènent le Luxe & les Sciences : Celles-ci inventent mille comodités ; celui là les change en beſoins , en jougs pour mieux dire. Hélas , l'Eſclavage moral mène bientôt au civil !

** Hiſt. Romaine d'*Echard* , T. V. L. IV. Ch. VI. Art. XI.

† Vante qui voudra la Protection que les *Médecins* acorderent aux Lettres ; ils furent des Méchans , puisqu'ils opprimèrent la Patrie ; car dit *Voltaire* , Les Tirans n'ont point de Vertus.

Mais en voilà affés pour qui cherche la Vérité ; & ce n'est que pour ceux là qu'on doit écrire. Je finirai par répondre à une Objection affés comune.

Quand il feroit prouvé , *dit-on* , que les Arts & les Sciences ont nui aux Mœurs , quelle induction en tirer , puisque les Défenseurs de cette Thèse conviennent , que leur exil ne rameneroit pas la Vertu? Voions s'il n'y a point de réponse à cela.

1°. Si les Savans pouvoient une bone fois se persuader , que tout le mérite de leur Science dépend du bon usage qu'ils en feront, ils feroient luire devant nous la lumière de leurs bones Oeuvres , come celle de leurs Ecrits ; ils oseroient s'élever contre les Vices & les Préjugés canonisés dans ce Siécle ; ils deviendroient , ce qu'ils doivent être, nos Avocats & nos Précepteurs , & ils comprendroient , que le meilleur moien d'éterniser leur Nom sur la Terre, c'est de mériter qu'il soit écrit au Livre de Vie.

2°. Si les Péres & Mères se doutoient qu'on peut servir la Patrie sans beaucoup d'Erudition , ils feroient de ceux de leurs Enfants qui sont ineptes à l'Etude , de bons Laboureurs , ou d'utiles Artisans ; & nous serions délivrés de cette multitude de Pédans , qui possédans les Langues des *Cicerons*
&

& des *Démofthènes* n'entendent point celle du *Bon Sens*.

Tous tant que nous sommes, convaincus que le BON seul mérite nos suffrages, nous mépriserions ces Auteurs si méprisables en effet, qui y prétendroient par de futiles Ouvrages, où la Vertu seroit ridiculisée, nos Foibleffes bien moins excusées qu'encouragées, & où l'Esprit ne serviroit qu'à couvrir le Venin de la Corruption; mais nous encouragerions, par tous les moyens possibles, ces Génies sublimes, qui se rendroient utiles, au hazard de nous déplaire, & qui combatans sans cesse pour nôtre Vertu, comme pour nos Droits, s'applaudiroient d'avantage de nôtre réformation, & de nôtre bonheur, que de la gloire qui leur en revient. Enfin nous regarderions toutes ces belles choses, que l'on décore des noms de *Sciences*, de *Belles Lettres*, d'*Humanités*, & de *Philosophie*, come un Mal, mais come un Mal devenu nécessaire; nous nous rappellerions sans cesse, que cette Vie n'est qu'un Pélérinage, qu'il seroit ridicule de faire avec tant de fracas & de magnificence; nous attégerions, par la frugalité & la modestie, le poids de nos miseres, & nous préférerions les Bénédictiones du Pauvre, que nous nous ferions mis par là en état de soulager, à toutes les acclamations des Entendus & des

Puiffans du Siécle , dont nous eussions pû ravir l'admiration , ou en raffinant sur leur *Somptuosité* & leur *Luxe* , ou en les distraisant de la vüe toujours chagrinante de leurs Devoirs , par des Ouvrages aussi élégans qu'inutiles.



E S S A I

Sur le Sujet , proposé par l'Académie de DIJON , pour le Prix de 1756. *Est-il plus nécessaire d'étudier les Homes que les Livres ?*

ON ne doit guères étudier les Livres que dans le dessein de mieux conoitre les Homes ; mais quand on les conoit , souvent on s'en dégoute : Leur comerce laisse un vuide que l'étude des Livres ne peut remplir : On quite le tumulte du Monde , sans pouvoir le remplacer par le silence du Cabinet. On devient alors la proie de l'ennui ; on ne considère les Homes que par leurs défauts ; les beautés des meilleurs Ouvrages nous échapent , ou se font peu sentir , parce qu'on ne daigne pas les examiner. Acoutumés à voltiger d'objets en objets , tout ce qui exige de l'attention devient pénible ; & come il nous faut nécessairement de l'occupation ou de l'amusement , on re-

vient aux Homes, qu'on méprise, come les Enfans reviennent à leurs Jouets, après s'en être dégoutés.

L'Etude des Livres a un avantage sur celle des Homes *, c'est que les Livres, du moins les bons, contiennent ce que les Homes ont pensé de mieux, sur toutes sortes de sujets. Il y a un ordre dans les Idées, un arrangement dans les Expressions, une précision & une élégance dans le Discours, qu'on ne trouve guères dans la Conversation, & qu'il n'est guères possible d'y mettre. Mais d'un autre côté, la Conversation a quelque chose de plus naturel & de plus animé. Le Ton, le Geste, impriment ce que l'on dit avec plus de feu & d'énergie; le son même de la Voix a une sorte d'harmonie, qu'on ne fauroit trouver dans le stile le plus nombreux & le mieux cadencé. L'air du Visage, un coup d'Oeil, un mouvement du Corps ou de la Main expriment

* L'étude des Homes à un grand défaut, c'est qu'il est assés ordinaire de juger des Homes sur l'extérieur & les aparences. *Montaigne* l'a dit avant moi; *Je trouve*, dit-il, *cette forme d'opinion très vicieuse; il est de la Ligue, car il admire la bone grace de Mr. de Guise; l'activité du Roi de Navarre lui plait, donc il est Huguenot. Il blame les Mœurs du Roi, (Henri III.) il est seditieux.*

ce que la Plume auroit de la peine à faire sentir. Les différentes modifications des Pensées, leurs couleurs, & leurs nuances, se peignent, pour ainsi dire, dans le langage des Yeux, & dans le son des Paroles.

Il est vrai que la Conversation n'est pas propre à approfondir une Matière, sur tout lors qu'elle est importante, abstraite & compliquée: Pour en voir toutes les faces, en fonder, en parcourir & en creuser l'étendue, & la profondeur, il faut de la Méditation, & un examen fait à loisir. Mais aussi la Conversation excite l'émulation, fournit des idées qu'on n'auroit peut-être jamais eû sans elle. Est-on seul, l'attention s'émouffe, l'Esprit s'apesantit & s'endort; quelquefois, au contraire il s'échauffe trop, il court trop vite; rien ne l'arrête, & il s'égare. Dans la Conversation, des Amis éclairés, & judicieux, nous relèvent si nous venons à tomber; ils nous redressent si nous manquons la bone route, & que nous nous écartions du but: Leurs Objections nous ramènent à la Vérité, dont peut-être nos Préjugés nous éloignoient; leurs Lumières nous éclairent, quand nous marchons dans les ténèbres.

On m'objectera que la Conversation est ordinairement trop interrompue & trop le-

gère , pour épuiser un Sujet abondant, qu'il faut confiderer de divers côtés ; on est comme obligé de se borner à la surface , & de planer sur la superficie.

Je pourrois répondre à cette Dificulté , ce que dit le bon & fameux LA FONTAINE.

Les longs Ouvrages me font peur :

Loïn d'épuiser une Matière ,

Il n'en faut prendre que la fleur.

Quand on fait se réduire à l'essentiel , on abrège beaucoup. Ce ne font pas toujours les plus longs Discours , ni les plus gros Livres qui renferment le plus de choses , & qui font le plus utiles *. Un Livre plein d'érudition, & vuide de sens fatigue l'attention sans instruire, sans plaire , ni amuser. On s'applique plus à rendre l'Home Savant qu'à le rendre meilleur, ce qui seroit mieux. Nos Connoissances aiant des limites aisées étroites , lorsqu'on veut aller au delà, on se

* *Il ne nous faut guères de Doctrine pour vivre à nôtre aise , dit Montaigne ; toute cette suffisance dont nous nous piquons qui va au delà de la naturelle est vaine & superflue , en quelque façon. C'est beaucoup , si elle ne nous charge & ne nous trouble plus qu'elle ne nous sert. La Science d'obéir & de comprendre, vaut mieux que tout l'Art de la Grammaire , & de la Géométrie.*

trouve dans l'obscurité, & dans le vaste Pais des Chimères. Qu'on examine un Ouvrage un peu étendu, combien n'y trouve-t-on pas de Mots inutiles, de Pensées fausses qui ne signifient rien, ou qui sont hors de place? Combien de répétitions fades & ennuyeuses! Je suis persuadé que les plus gros Livres, même les meilleurs, gagneroient beaucoup à être réduits à la moitié, & même à moins. Il y a tel Volume qui nous rebute par sa pesanteur, qui seroit peut-être admiré, si on le réduisoit à quelques Pages.

Ramenons la Question: *Est-il plus nécessaire d'étudier les Hommes, que les Livres?* Je réponds que oui, parce que nous sommes forcés à vivre avec les Hommes, & que nous ne sommes pas obligés d'étudier les Livres*. Nos besoins, & nos plaisirs nous engagent également à rechercher le commerce de nos semblables, & si nous n'avons pas soin de les étudier, nous risquons beaucoup d'être

* *J'ai vu en mon tems, dit Montaigne, cent Artisans, cent Laboueurs, plus sages que des Recteurs de l'Université, & auxquels j'aurois mieux ressembler. Je ne sai si cette pensée est tout à fait juste, mais je sai que dans le Monde on apprend à discourir sur toutes sortes de matières, sans en approfondir aucune. Des riens succèdent à des riens, & un vuide est rempli par un autre vuide.*

leurs dupes. Il ne faut pas croire ni se flater que les Hommes se conduisent toujours suivant les règles d'une Probité exacte; ils consultent bien plutôt leur Intérêt & leurs Passions, que les Loix de la Justice. Si nous leur donnons toute nôtre confiance, & que nous nous livrions aveuglément à eux, nous risquons beaucoup d'être trompés. L'étude des Livres nous apprend bien ce que nous devons penser, & ce que nous devons faire; mais l'étude des Hommes nous enseigne ce que l'on doit éviter, & la manière dont on doit agir dans un Monde corrompu, & parmi des Hommes la plupart, peu équitables, ou peu éclairés :

Qu'ici ce que l'on dit est loin de ce qu'on pense.

Que l'Esprit & le Cœur sont peu d'intelligence,

Qu'avec peu de peine on y trahit sa Foi,

Quel séjour étranger & pour vous & pour moi!

RACINE.

Je fais qu'il est à craindre, qu'en fréquentant les Hommes, leur comerce ne soit contagieux, qu'on n'adopte leurs Maximes, qu'on ne contracte leurs Vices & qu'on n'apprenne d'eux ce qui convient fort d'oublier. C'est ici où l'étude des Livres peut nous être de quelque utilité, & nous fournir un préservatif. Il faut que l'étude des Morts, serve à nous conduire parmi les Vivans, &

nous garantisse de leurs défauts. L'étude des Livres, lors qu'elle est bien faite, done à l'Esprit de la pénétration & de la justesse; elle découvre & développe les principes du Vrai & du Faux, du Juste, & de l'Injuste. Avec ce secours on peut distinguer ce que les Mœurs des Homes, leurs Usages, & leurs Coutumes ont de faux, d'imparfait, ou de criminel; avec ce secours, on acquiert la force de résister au torrent & de demeurer ferme & inébranlable, au milieu du tourbillon qui trouble & entraîne les foibles Mortels.

Il est donc utile de joindre l'étude des Livres à celle des Homes, mais come il convient de faire un choix des Persones qu'on fréquente, & de ne doner sa confiance qu'à ceux qui en sont dignes, il convient aussi de ne choisir, pour sa Lecture que de bons Livres, qui puissent nous former le Goût, perfectioner nos Talens & nos Vertus, & mériter nôtre suffrage*.

* En ne choisissant même que de bon Livres, il faut se défier du goût immodéré de l'Etude qui peut alterer nôtre santé, nous éloigner des Homes & des Affaires. On a dit que le Savant *Huet*, Evêque d'*Avanches*, aimoit trop l'Etude, & que cela faisoit tort à ses devoirs Episcopaux. Un de ses Paroissiens, demandant à le consulter, on lui dit plusieurs fois, *Monseigneur étudie*. Il répondit brusquement; *Que ne nous done-t-on un Evêque qui ait étudié!*

Se borner à étudier les Hommes, c'est se livrer à une espèce de dissipation, & se fixer à des Connoissances très imparfaites.

Quand on ne prend pour Guide que le Monde, on s'égare avec le Monde; on devient de jolis Colifichets, d'aimables Poupées; on apprend l'art de balbutier un Compliment; de frédoner une Chançon, de faire une Révérence de bone grace; les Marionettes en font autant. Mais on ignore l'art de raisonner avec clarté sur une Matière importante, & de remonter à la source de nos Devoirs, & à l'origine des choses. On conoit superficiellement les Hommes, & l'on s'ignore soi même.

D'un autre côté, si l'on n'étudie que les Livres, on entasse confusément Connoissances sur Connoissances; l'on se plonge dans un Cahos dont on ne peut sortir, & l'on tombe dans le doute, & l'incertitude.

Il n'arrive que trop que chercher à conoitre,

N'est hélas qu'apprendre à douter.

En étudiant plus les Livres que les Hommes, l'Esprit prend quelque chose de sombre & d'abstrait; la Phisionomie en souffre même, & perd de ses graces. Il semble qu'on traîne après soi la poussière de l'Ecole; à force de penser, on perd presque l'habitude de parler.

En étudiant les Hommes, on devient plus capable de corriger leur défauts, parce qu'on

les conoit mieux *. Un Prédicateur , qui n'a lu que des *Homélie*s , & qui n'est guères sorti de son Cabinet , fait des Portraits de fantaisie , dont on ne trouve point les Originaux. Il déclame contre de petits travers , quelquefois contre des Usages innocens , avec autant de chaleur & de force ; que contre les Vices les plus criminels. Come il ignore la route du Cœur , il n'est pas propre à le toucher & à l'émouvoir ; c'est un Censeur facheux , qui rebute , sans instruire , & qui ne corrige presque personne. Pour nous guérir de nos passions , je n'ose dire qu'il faut les avoir éprouvées , mais il faut du moins , avoir été le témoin de leurs jeux , de leurs tromperies , & de leurs funestes éfets.

Un Avocat , un Juge , qui ne conoit pas les ruses de l'Amour , les obliquités & les injustices de l'Avarice , les usurpations & les attentats de l'Ambition , en peut-être la dupe , & sacrifier l'Innocence ; qui n'est que trop souvent la Victime du Vice. La conoissance

* Ce qui rend l'étude des Hommes plus difficile , c'est que non seulement les mêmes Hommes changent souvent de Mœurs & d'Inclinations ; mais ils se succèdent rapidement. De nouveaux Hommes , pour ainsi dire , paroissent tout à coup sur la Scène , & y portent des Modes nouvelles & d'autres Usages. Qui auroit étudié les Hommes qui ont vécu il y a deux cents ans , conoitroit bien malles Hommes qui vivent aujourd'hui.

des Homes nous met en garde contre leurs coupables prétentions , & leurs entreprises iniques: J'ajoute qu'elle assure nôtre bonheur , & nôtre repos. Une sage défiance nous garantit des Piéges qu'on peut nous tendre , & peut faire échouer les Intrigues & les Cabales, qu'on opose à nos demandes légitimes. Si l'on y succombe , on est préparé d'avance à l'événement , & on laisse le succès à la Providence. On fait que tout ce qui dépend des Homes est casuel & incertain & que la brigue l'emporte souvent sur le mérite. Ce qui dépend de nous , c'est de nous rendre digne de servir nôtre Patrie , en joignant l'étude des Homes , à celle des Livres.

Dans le Monde , tandis qu'on projette de vivre , la vie s'écoule & nos projets s'évanouissent avec elle. Pendant qu'on étudie les Homes , ils passent & nous passons avec eux.

Si l'on insistoit sur cette Question , & qu'on me demandât encore lequel est le plus difficile à conoitre les Homes ou les Livres , le Problème deviendroit moins aisé à résoudre: Le Cœur de l'Home a des profondeurs , qu'il n'est pas facile de fonder. Son Esprit a des finesses & des ruses qu'il n'est guères possible de pénétrer , c'est un Labirinte où l'on s'égare souvent. La Nature a moins de secrets que le Cœur humain n'a de replis & d'obscurités ; on croit le pénétrer & le saisir,

& il nous échape. Il y a un art pour percer dans les ténèbres de l'Antiquité, mais qui portera la lumière dans un Cœur qui se couvre d'un voile impénétrable? Quelquefois l'Home ne se conoit pas lui même, il est la dupe de ses Préjugés & de ses Passions, comment pouvoir le démasquer, & lever l'enveloppe qui le cache? Il seroit plus aisé de défricher un Terrain, couvert de ronces & d'épines. Et puis si vous parvenés à conoitre l'Home, vous le trouverés defectueux & méchant; si pour l'éviter, vous fuiez jusques dans les Déserts de l'Amérique, vous y trouverés des Homes aussi imparfaits.

Mais l'étude des Livres n'a-t-elle pas aussi ses difficultez? Combien de Savans qui se fatiguent inutilement à courir après des Vérités qui semblent les fuir? Le but s'éloigne à mesure qu'on en aproche. Combien de Gens de Lettres qui perdent leur tems, leur vue, leur santé, à chercher des choses qu'il n'est pas possible de trouver! A peine aperçoit-on quelques foibles lucurs, que soudain d'épais nuages les couvrent à nos yeux. La Vérité semble être cachée dans le fond d'un Puits. L'évidence ressemble à certains Souverains, qu'on adore en silence, mais qui se déroben aux regards de leurs Sujets. Combien d'obscurités & de contradictions dans les Sciences qui paroissent les

plus certaines. Je n'en citerai que deux exemples. Dans la Morale, on s'est fort partagé sur cette Question importante. *Le Mensonge officieux est-il permis, & dans quel cas peut-il l'être ?* Les Jurisconsultes n'ont pas encore pû décider, *Si la publication des Bans est essentielle au Mariage ?* Plusieurs Auteurs célèbres ont soutenu l'affirmative, & plusieurs Arrêts ont autorisé des Mariages contractés par des Majeurs sans publication. Pour la Médecine; c'est le vaste Pais des Conjectures. Une Hypothèse est détruite le lendemain par une autre Hypothèse.

Mais, dit-on, nous avons aujourd'hui de grands secours pour l'étude des Livres. Il est vrai; mais plus ces secours se multiplient, & plus on exige des Gens de Lettres. Les Savans modernes ne le deviennent pas à si bon marché que le faisoient les Anciens. Ce qui augmente la difficulté, c'est que les premières places sont remplies par des Génies supérieurs. Il y a une sorte d'orgueil d'espérer de les égaler, & une sorte de honte à demeurer fort au dessous d'eux. Vaut-il la peine d'étudier les Livres, pour ne puiser dans cette source, que des connoissances bornées & imparfaites, & pour ne faire que des efforts inutiles pour s'élever au dessus du médiocre ?



P E N S É E S

Sur la Partialité.

LA Partialité, dans nôtre Siècle, est un défaut si comun, que l'on ne la blame que par une espèce de coutume que l'on tient de ses Pères & que l'on conserve par forme.

L'on done de foibles éloges à l'Home impartial, parce que, dit-on, l'impartialité n'est autre chose qu'une fine Hipocrisie, ou qu'un plaisir de se distinguer.

La plûpart des Homes, même ceux qui, par leurs çonoissances & leur Génie, sont les plus capables de distinguer le vrai Mérite, agissent çome si la Partialité étoit un sentiment dû à la Naissance, à la Fortune, ou au Crédit.

Je vois deux Concurens, dont l'un avec un petit Mérite, se distingue par une puissante Famille, ou par de grands Biens, & l'autre n'a que ses Talens, soutenus uniquement par un Mérite personel, vrai, réel; l'on examinera les qualités du premier, & l'on comptera les défauts du second.

Il est souvent des Gens chez qui la Partialité se tourne en habitude. Ils croient retirer une certaine Gloire en s'intéressant &

favorifant des perſones qui tiennent un certain rang dans la Société.

Une Partialité eſt ſouvent la Source de beaucoup d'injuſtices. L'on juge dans un tel cas contre les Lumières, en conſidération de quelque mérite extérieur ; dans d'autres ocaſions ſemblables, l'on jugera demême, ſans aucune raiſon cependant, mais pour paroître avoir été juſte dans la précédente : L'on emploie ainſi l'Injuſtice pour aquérir le titre de Juſte.

La Partialité n'eſt ſouvent qu'un Autel, conſacré à des Images, où la Flaterie & l'Hipocriſie vont offrir leur Encens.

Les principales Sources de la Partialité ſont, l'Intérêt, l'Ambition, la Vanité, & ſouvent la Crainte, dans les petits Eſprits ſur tout.

La Partialité montre auſſi peu la Délicateſſe des ſentimens, qu'elle prouve la grandeur de l'Ame.

Un Roïaume, mais principalement une République ou un petit Etat ne peuvent ſe ſoutenir qu'autant que les Charges & la Direction des Affaires publiques ſeront données ſucceſſivement, au vrai Mérite.

Dans les Etats & dans les Comunautés, où l'on donne les Charges & les Dignités au Mérite extérieur, il eſt ſûr que l'on en bannit le vrai mérite. Les uns

ne cultivent pas leurs Talens, parce que sans peines ils sont certains de parvenir, & les autres ne les cultivent pas, parce qu'ils sont sûrs de ne pas venir.

ROME seroit peut-être encore cette superbe Capitale du Monde, si l'on y avoit toujours conservé la distinction du vrai Mérite.

Combien d'Hommes qui, apellés à juger leurs propres Diférens, se sont condamnés eux mêmes, ou leurs propres Fils, ou leurs Amis, n'ayant égard qu'aux Loix de la Justice! Maintenant l'on ne voudroit pas juger, l'on craindroit d'être juste.

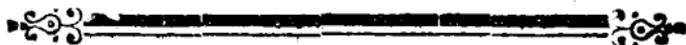
La prévention ne vient que de la petitesse du Génie; mais souvent l'on fait les prévenus, pour pouvoir alléguer quelques raisons sur une basse Partialité.

L'Homme partial craint l'Homme juste: Lequel des deux cependant nuit le plus souvent à l'autre! C'est sans contredit qui est jaloux & envieux, c'est-à-dire l'Homme partial.

Le vrai Mérite a toujours excité l'envie & la jalousie. L'on est fâché de voir dans ses semblables des Qualités que l'on ne possède pas; l'on voudroit faire oublier qu'il y a des Vertus dans le Monde, afin que l'on prit moins garde aux Vices.

Il est dans tous les Hommes un Principe de

Justice qui fait que l'Home impartial sera respecté, même par celui qu'il aura condamné, & l'Home partial sera méprisé par celui même qu'il aura favorisé.



L'ABEILLE LITERAIRE.

PLAN.

L'ABEILLE vole de Fleur en Fleur. Le *Thin*, la *Lavande*, le *Serpolet*, la *Marjolaine*, en un mot toutes les Plantes dont la sève est délicate, sont mises à contribution: Elle porte sa Trompe jusqu'au fond du calice des Fleurs, pour y amasser les Sucs épars. Voila le Modèle que je me propose: *Histoire*, *Politique*, *Poesie*, *Belles-Lettres*, *Philosophie*, *Théologie* &c. tout me servira. *L'Abeille*, qui se met en Campagne & qui s'en va butiner sur les Fleurs, se repose au hazard sur la première qui se présente, & ne l'épuise pas entièrement: Elle s'y ménage le plaisir du retour. Come elle, je saisirai le premier Sujet qui s'offrira, & content d'abord de l'avoir éfleuré, d'en avoir recueilli quelque suc, je pourrai de nouveau le traiter avec fruit.

L'Abeille n'est pas toujours occupée à succer sur les Fleurs ce Suc gluant & vermeil, ce Sirop délicieux, que la Nature y produit: On

la voit quelquefois sur les Pailles, & même autour des Liqueurs aigries ou altérées, pour en exprimer des Sucs amers. A son exemple, je ne choisirai pas toujours des Objets rians & flatteurs. Il est quelquefois bon de présenter aux Homes leurs ridicules, ou, comme on dit, de *mordre en riant*.

Enfin quelle que soit l'occupation actuelle de l'*Abeille*, elle travaille à coup sûr pour la Société, pour le profit commun. Quelle Leçon pour les Homes ! Il n'est point chez les *Abeilles* d'Esprit particulier, de basse jalousie, de distinction frivole. Elles s'unissent toutes pour le Bien Public, & chacune d'elles se trouve assez riche. C'est aussi l'Esprit de Société, qui me met la Plume à la main, & qui me dictera mes Réflexions. Si le succès ne couronne pas mes Essais, l'intention doit du moins les justifier.



I. E S S A I

LES RICHESSES.

*Quantum quisque sua Nummorum servat in Arca,
Tantum habet & fidei.* JUVEN.

O'n'a de crédit, qu'autant que l'on est riche.

JUSTEMENT *Lisphas* s'offre à ma vue. Ce *Lisphas* est un Riche du premier ordre. Il a de belles Terres, des Seigneuries considéra-

1
Juin 1756.

687

bles , de magnifiques Châteaux ; toujours vêtu superbement , il à bon air ; il est *muniéré* , il vit en Prince. . . Mais , par malheur , il respire le même Air que le reste des Homes , il marche sur la même Terre , il soupire , il souffre , il vieillit come eux. Quel contraste ! *Lisphas* a sans contredit moins d'Esprit que son Tailleur , son Cordonier , ses Vassaux ; il est plus ignorant qu'eux. N'importe , il les regarde come autant de vils Atomes. Qui d'entre eux peut dire come lui , *Mon Equipage , mon Cocher , mes Laquais* ? D'ailleurs il done des Repas splendides , & décide en deux mots des Questions qu'il n'entend pas. Des Comtes , des Marquis , des Ducs lui ont juré cent fois qu'il a l'Esprit fin , le Goût exquis , & cela *Foi de Gentilhomme* : Quel moien d'en douter ?

DESMARETS avoit donc bien raison de dire ,

. *La Richesse est une belle chose ,
Toute félicité dedans elle est enclose ,
Tout Pauvre n'est qu'un sot.*

Cette conséquence est tirée dans toutes les règles. Elle me rapelle ces Anciens Vers.

*Di moi , Ami , que vaut-il mieux avoir ,
Beaucoup de Biens , ou beaucoup de sçavoir ?*

*Je n'en sçais rien. . . . mais les Sçavants je voi
Faire la Cour à ceux qui ont de quoi.*

Tranchons le mot. Le Bon Sens de cette vieille Epigramme est aussi Gaulois que sa Poësie.

J'avoüe qu'on a dit autrefois, **PAUVRETE' N'EST PAS VICE**; mais aujourd'hui ce Proverbe n'est plus de mise. Les Hommes du bon vieux tems n'étoient pas si raffinés que ceux du nôtre. Un fameux Cinique se faisoit gloire alors de traîner de vieux Haillons & de n'avoir pour Meublès, qu'une Ecuëlle de bois. Voiant un jour un Enfant, qui buvoit dans le creux de sa main, *Que je suis insensé*, s'écria-t-il avec indignation, *de me charger d'un poids inutile ?* Alors il brisa son Ecuëlle. . . . Vous riez: Ce Philosophe étoit cependant un Homme d'importance; c'étoit ce **DIOGENE**, qu'**ALEXANDRE LE GRAND** daigna visiter dans son Toneau, ce *Diogène*, qui lui dit avec fierté, *Retire toi de devant mon Soleil*; ce Censeur piquant, qui la Lanterne à la main cherchoit un Homme en plein midi, en plein marché. . . . Preuve certaine, que tout le monde deraisonoit alors.

Le croiriez vous ? On a été assez bon du tems même des **CESARS**, pour prodiguer des Eloges à ces Illustres *Romains*, qui se

plaisoient, au retour des Combats, à cultiver eux mêmes leur petit Héritage. Un de nos Rimeurs a épousé ce préjugé & l'exprime ainsi :

*La Terre vit, jadis, les plus grands des Romains,
Au sortir des Combats, de leurs mains triomphantes,
Cultiver avec soin les moindres de ses Plantes.*

Quel emploi pour un Dictateur ! Le plus mince de nos Bourgeois, qui voudroit en faire autant, feroit la Fable de toute sa Ville. Encore un Rimeur qui s'est avisé de penser à l'antique. Parce qu'il avoit lû dans quelque Bouquin poudreux, que les Evêques du TEMS JADIS concluoiert qu'ayant des jambes, ils devoient marcher à pied, & qu'en bon François, ces Pasteurs pleins de zèle étoient aussi gueux que les Rats de leurs Eglises, ne s'est-il pas mis dans l'Esprit de fronder l'Opulence Episcopale de nôtre Siècle ? Voici son Chef d'œuvre :

*Au tems passé du Siècle d'or,
Crosse de bois, Evêque d'or ;
Maintenant changent les Loix,
Crosse d'or, Evêque de bois.*

Quelle fote Nation que celle des Rimeurs !
Peu s'en faut que je ne m'eurie avec DES-
PREAUX.

Tout n'en iroit que mieux.

*Quand de ces Médifans , l'engeance toute entière,
Iroit la tête en bas rimer dans la Rivière.*

Que le célèbre d'ABLANCOURT pensoit bien différemment! „ Je ne vois rien, di-
„ soit-il, de si agréable que l'Or. C'est un
„ Métal qui ne rend pas seulement l'Home
„ illustre & glorieux, mais qui lui donne aussi
„ cent vertus qu'il n'a pas. En éfet.

L'Or , même à la Laidetur , donne un teint de Beauté,

*Et si l'éclat de l'Or ne relève le Sang ,
En vain on fait briller , la splendeur de son Rang.*

BOILEAU.

Tout Home sensé doit donc conclure,
avec LA FONTAINE ,

*Oui , cet heureux Métal fait tout ,
Renvérse Murs , jette Portes par terre ,
N'entreprend rien , dont il ne vienne à bout ,
Fait taire Cbien , & quand il veut Servantes ,
Et quand il veut , les rend plus éloquentes
Que Cicéron,*

Quelque estime que j'aie pour HORACE , je ne lui pardonnerai jamais certains Raisonnemens tortus , que je trouve dans ses Ouvrages. ICI c'est une injuste quèrelle qu'il adresse à ICCIUS. Cet *Iccius* avoit d'abord fait profession d'être Philosophe , & par conséquent Pauvre. Se rapelant ensuite , que les plus

courtes folies font les meilleures, il prit
sagement le parti ,

*De fuir ces Lieux charmans qu'arrose le Permesse:
Ce n'est point sur ses bords , qu'habite la Richesse.*

Et chercha Fortune dans le Métier des
Armes. *Horace* l'apostrophe ainsi *, „ Quoi
„ *Iccius*, vous enviés maintenant les im-
„ menses Trésors de l'*Arabie* ? ” Quel mi-
„ racle ? C'en est cependant un pour nôtre
„ Poète , puis qu'il ajoute **. „ Il ne faut
„ plus désespérer de voir les Eaux remonter
„ vers leur Source , après avoir vû *Iccius*
„ préférer la Guerre à la Philosophie , & la
„ Cuirasse à ses Livres. ”

Là c'est un Censeur sévère, qui reprend le
LUXE , c'est à dire le mérite de son Siècle †.
„ Bientôt , s'écrie-t'il , nos Edifices nos Pa-
„ lais ne laisseront plus de place au Laboureur.

X x

* Ode XXIX. L. III.

*Icci Beatis nunc Arabum invidos
Gazis*

** *quis neget arduis
Promos relabi posse Rivos
Montibus & Tiberim reverti
Cum tu coemptos undique nobiles
Libros
Mutare loriceis Iberis
Pollicitus meliora tendis !*

† Ode XV. L. II.

„ Les Rosés, les Mirthes, les Violiers rem-
 „ plissent aujourd'hui ce Terrain fertile, qui
 „ fournissoit autrefois d'excellens Fruits.
 „ Est ce donc ainsi qu'on fuit les volontés de
 „ ROMULUS, & l'exemple des CATONS ?
 „ Nos Pères ne se piquoient pas d'être ri-
 „ ches, ILLIS CENSUS ERAT BREVIS. Pa-
 „ reil Eloge seroit parmi nous un très mau-
 „ vais Compliment.
 „ Qu'importe, dit-il encore ailleurs, d'avoir
 „ mille Arpens de terre, ou de n'en avoir
 „ que cent ? Si j'ai besoin d'un Verre d'Eau,
 „ est-il nécessaire que j'aie le puiser dans
 „ un grand Fleuve, dès qu'une petite Fon-
 „ taine me le fournit ? N'est-ce pas come
 „ s'il eût dit, qu'importe d'avoir plus de mé-
 „ rite, plus de réputation, plus de gloire,
 „ tandis que je puis m'en contenter de moins ?
 „ Je n'outre rien : „ La plupart des Homes
 „ pensent, qu'on n'a jamais assez de Bien, par
 „ la Raïson qu'on n'est estimé qu'à propor-
 „ tion de ses Richesses. Ce sont les propres
 „ paroles d'Horace.

At bona pars Hominum.....

Nil satis est, inquit, cum tanti, quantum habear, sis.*

Pourquoi donc a-t'il voulu rompre en vi-
 sière à tout le Genre-Humain ? lui surtout ,

qui nous apprend que ses Concitoïens préféroient l'Argent à la Vertu , & que leur Refrein général étoit celui-ci ,

*O! Cives , Cives , quærenda Pecunia primum est Virtus post nummos
Hæc recinunt Juvenes dictata Senesque.*

C'est à dire ; O Citoïens , Citoïens , Cherchés d'abord de l'Argent.

Je me rapelle encore un trait qui me met de mauvaise Humeur contre ce *La Fontaine*, que je viens de citer. Lisés son Epitaphe faite par lui même.

*JEAN s'en alla come il étoit venu ,
Mangeant son Fond , avec son Revenu ,
Croïant Trésor chose peu nécessaire.
Quant à son tems bien sût le dispenser,
Deux parts en fit , dont il souloit passer
L'une à dormir , & l'autre à ne rien faire.*

Qu'étoit-il besoin de fourer là ce misérable Vers ,

Croïant Trésor chose peu nécessaire ?

Il dépare tout le reste.



LIVRES NOUVEAUX.

AGLAE PHILOSOPHE,

O U

COURS DE PHILOSOPHIE,

A la portée des Dames.

LE premier Volume de cet Ouvrage va être mis sous Presse, dans l'Imprimerie des *Editeurs de ce Journal.*

M. D*****, de qui on tient le Manuscrit, a rempli avec distinction une Chaire de Professeur en Philosophie à *Paris*, & donné diverses Productions Latines & Françaises, en Prose & en Vers, qui font honneur à son goût & à ses talens. AGLAE' PHILOSOPHE ne lui en fera pas moins. C'est un Cours de Philosophie, où la clarté & la précision se trouvent réunies, avec l'élégance & la solidité. Les Matières, débarassées autant que possible des termes scholastiques, y sont traitées avec beaucoup de liaison, de justesse & de force. On nous présente la Philosophie sous la face la plus aimable, & la plus propre à nous la faire rechercher. Elle est ornée de toutes les graces du stile; mais

de ces graces aisées, naturelles & apropiées au genre du Dialogue, que l'on a choisi, à l'imitation de la *Pluralité des Mondes* de M. de FONTENELLE, & du *Spéctacle de la Nature* de M. l'Abé PLUCHE.

L'Auteur débute par une Préface, remplie de sentimens, qui caractérisent le *Philosophe Chrétien*. Il se forme des quatres Questions: QUI SUIS-JE? OU SUIS-JE? POURQUOI SUIS-JE? QUE DEVIENDRAI-JE? Il réduit sa Préface aux Réflexions que ces quatre Questions lui font naitre, & il dit, qu'il s'agit, de les éfleurer, pour se convaincre de l'excellence de la Philosophie. En éfet ces Réflexions sont si judicieuses, si instructives, que nous ne pouvons nous refuser le plaisir de nous étendre un peu sur ce beau Morceau.

1^o. QUI SUIS-JE? Une Créature, comblée sans mesure des Bienfaits du Créateur. Je suis Home, & je découvre en moi deux Substances, si différentes l'une de l'autre, qu'il n'a pas falu moins qu'une Puissance infinie pour les unir.

J'AI UNE AME, dont je ne puis examiner les propriétés, sans m'apercevoir qu'elle a deux desirs dominans, celui de conoitre, & celui de se rendre heureuse. . . .

J'AI UN CORPS. . . . L'Auteur relève l'ordre, la beauté, les proportions, les

rapports des diverses parties du Corps, qui font l'Ouvrage d'une Sagesse infinie. Il fait conoitre ensuite, que ce Corps est une Substance matérielle, divisible, étendue, corruptible, sans sentiment; qu'un Miracle continu fait subsister avec l'Ame, Substance spirituelle, indivisible, pensante &c. Les mouvemens du Corps, dit-il, occasionent quelques pensées de l'Esprit, & les pensées de l'Esprit font naître à leur tour certains mouvemens du Corps. Je rencontre une Epine; sa pointe divise mes Fibres; mes Nerfs en sont agités, & ces mouvemens causent à mon Ame, la sensation de douleur. Une Fleur s'offre à ma vue; elle fait impression sur mes Organes; cette impression excite des sentimens en mon Ame, qui se porte d'elle même à former des idées.

Envisageant l'Homme sous un autre point de vue, il s'écrie: Quel Spectacle! Je suis pour moi même un Problème insoluble! Quelle est l'origine des contradictions que j'éprouve? Je veux, & ne veux plus; j'aime, & je hais tour à tour; j'approuve, & je rejette; je recherche les Plaisirs, ils me fatiguent dès que j'en jouis; je parviens enfin aux Honneurs, ils m'acablent; la Volupté, elle même devient bientôt pour moi un joug affreux, un amer fardeau; je conois le bien, & je fais le mal.

L'Auteur insiste encore sur ce contraste,

sur la grandeur de l'Home, sur ses foibleſſes, ſon néant &c. & il dit. *Je m'arrête! . . Ce triſte Tableau eſt trop humiliant pour l'Humanité! Mais puis-je m'empêcher de gémir ſur la différence que je trouve entre le reſte des Créatures & moi? Elles ſont toutes heureuſes, & ne cherchent point à ſortir de leur Sphère: L'Inſecte n'envie point à l'Oiſeau ſon plumage & ſes ailes; & l'Oiſeau n'eſt point jaloux des écailles & des nageoires du Poiſſon; La timide Violette croit & ſe cache aux piés des Roſiers, & y eſt auſſi contente des Feuillages legers, qui l'environent, que la Roſe des Epines qui la défendent. L'Home ſeul eſt-il donc mécontent de ſon ſort &c? Il demande enſuite, ſ'il n'a pas été créé par le même Dieu, ſ'il n'a pas reçu de lui le don précieux de la liberté, ſ'il n'a point tourné ce don à ſa perte, & ſ'il n'eſt point forti de l'ordre? La Raiſon, dit-il, peut faire preſſentir la ſource de ces maux, mais il faut des lumières ſupérieures pour convaincre & indiquer les Remèdes. Il termine ainſi ce Ier. Art. *La Philoſophie m'apprend donc, que je ſuis une Créature; qu'outre le Corps, j'ai une Ame raiſonnable; que l'inſtabilité de mon Cœur ne peut venir de Dieu, mais de ce que je ſuis forti de l'Ordre.**

OÙ SUIS-JE? . . . Sur la Terre.... dans un ſéjour où tout m'anonce ce que le Ciel a fait pour moi, & ce qu'il veut que je faſſe pour lui. De

quelque côté que je me tourne , la Divinité s'offre à moi.

Ici l'Auteur fait une courte énumération des Productions de la Campagne , des Travaux du Labourage , des Fruits que les différentes Saisons procurent à l'Home , des Tributs qu'il semble que l'Air , la Terre , & les Mers lui paient , & il en conclut , que l'Univers entier nous crie , *que les Trésors que Dieu répand dans le sein de cet Univers , ne sont pas pour lui ; qu'il n'est fécond , qu'il n'est riche que pour nous. C'est donc vers le Seigneur , ajoute-t'il , que mes yeux doivent se tourner ; c'est de sa Main , que je dois attendre tout ce qui m'est nécessaire.*

Il fait ensuite une pompeuse description de la Toute-Puissance de Dieu , tirée en partie du Langage de l'Ecriture , & manifestée dans ses Ouvrages ; après quoi il vient à son but moral , & parle en ces termes des Maux auxquels les Homes sont souvent exposés :

Mais cette Terre , si remplie des Richesses de l'Eternel , est-elle donc ma Patrie , ou n'est-elle pour moi qu'un Lieu d'Exil ? Les Guerres cruelles , les brûlantes Chaleurs. les Frimats , les Pestes , la Famine , les Incendies la désolent souvent ! Quelque fois ébranlée jusques dans ses fondemens , elle engloutit , elle dévore ses malheureux Habitans. Ici elle produit tout

à coup d'afreux Volcans , qui vomissent le feu de tous côtés. Là ses Eaux sortent de leur Lit naturel & submergent des Contrées entières. Par tout la Mort y étend ses droits &c.....

Si j'interroge , continue-t-il , ceux des Hommes que le Préjugé fait nommer heureux , ces Riches orgueilleux , sous les pas desquels la Vanité sème ses fleurs , ces Princes mêmes , qui sont toujours environés de Flateurs.... ils n'avoient , qu'ils ne sont que d'Illustres Esclaves , & que , come le reste des Hommes , ils versent des larmes , tantôt sur leurs propres malheurs , tantôt sur la Tombe d'un Père , d'une Epouse , d'un Enfant , d'un Ami &c.....

La saine Raison , la vraie Philosophie m'apprenent , que tous les Biens de la Terre n'ont été destinés , par un Dieu qui m'aime ; mais que pour me rapeller sans cesse à lui , il les a mêlés d'amertume..... Si les Plaisirs , que le Monde me présente , étoient sans interruption , sans mélange , peut-être vivrois-je dans l'oubli des Biens à venir.

III. POURQUOI SUIS-JE sur cette Terre ? J'y suis , dit l'Auteur , pour le Créateur , pour moi même , pour les autres Hommes.....

Sur le PREMIER DEVOIR , qui se rapporte à Dieu , nôtre Philosophe dit : Pourquoi la Providence m'a-t'elle placé au milieu des Créatures , si ce n'est pour y admirer ses Ou-

vrages, pour y reconnoître ses Bienfaits, pour m'y conformer à ses desseins ?.....

Tous les Etres divers, les Etres les plus insensibles anoncent ses loüanges; & l'Home, qui est come le Ministre de la Nature, garderoit un silence ingrât & stupide !.....

Après avoir allégué diverses raisons qui font conoitre, que Dieu n'a pas formé le Cœur de l'Home pour être satisfait sur cette Terre, il en raporte une assez singulière, qu'un Philosophe a voulu tirer de la figure même de ce Cœur : La voici. *Un Triangle ne peut être exactement rempli par un Globe: Le Cœur humain a la figure du Triangle, & la Terre est un Globe. L'Auteur, qui les créa tous deux, n'a-t'il pas voulu nous insinuer par là, que quand même la Terre entière pourroit entrer dans le Cœur, elle ne le rempliroit pas, elle y laisseroit encore du vuide ?.....*

Sur le SECOND DEVOIR, relatif à soi même, le Philosophe dit : *Je suis l'Image vivante & animée de la Divinité; j'en porte l'empreinte gravée dans le fond de mon Ame. Quelle noblesse de sentimens n'exige pas une Origine si illustre? Loin de moi tous ces Vices honteux, qui peuvent la deshonorer.*

Il parle des Lumières naturelles, des Notions primitives, qui nous font sentir la différence réelle du *bon* & du *mauvais*, du *juste* & de l'*injuste*, qui font trouver des délices au

sein même des douleurs, lors que l'on est innocent ; qui empoisonent les plaisirs, lors que l'on est coupable, qui pénètrent d'admiration pour celui qui pratique la Vertu, quelque méprisable qu'il paroisse aux yeux de la Chair, & qui donent de l'aversion pour les Sectateurs du Vice, quoi qu'ils soient dans l'Opulence. D'où il tire cette juste Conclusion. *Donc je suis né pour la Justice ; les Devoirs que me prescrit la Morale, ne sont point d'une Institution purement arbitraire, ni l'Ouvrage d'une vaine Politique, ni le Fruit de l'Education ; ils sont aussi naturels à mon Cœur, que l'Air que je respire l'est à mon Corps.....*

Sur le TROISIEME DEVOIR, qui concerne les autres Homes, l'Auteur fait de très judicieuses Observations. En voici quelques unes. *Je ne suis pas né pour moi seul. Les Homes ont été faits pour les autres Homes, non pour se haïr, se persécuter, se détruire les uns les autres, mais pour s'aider mutuellement, pour s'unir par les liens de la Concorde & de la Paix, pour vivre en Freres, pour servir leur Créateur, leur Maître comun. Une Voix intérieure me crie, que je ne dois pas faire à autrui ce que je ne veux pas qu'on me fasse..... J'aime qu'on soit humain, doux & bienfaisant à mon égard ; pourquoi donc ai-je des Entrailles de feu, & un Cœur de roche pour les autres ? Je veux qu'on ne noircisse pas mes Ac-*

tions, qu'on me passe mes foiblesses, qu'on supporte mes défauts; pourquoi donc suis-je souvent un Juge sévère, un Censeur impitoyable?.....

La Philosophie me fait discerner ainsi quels sont mes Devoirs, par rapport à Dieu, à moi même, aux autres Hommes. C'est pour ces Devoirs que je suis.

IV. QUE DEVIENDRAI-JE? Cette Réflexion, dit l'Auteur, offre à mon Esprit un Cahos immense..... Un Avenir sans fin! Je m'y pers, & je fais cependant toujours de nouveaux efforts pour le pénétrer..... Quel est ce desir qu'ont les Hommes déterniser leur mémoire? Ces Mausolées, qu'ils dressent, ces Inscriptions, ces Monumens, qu'on rencontre de toutes parts, prouvent assez, que l'Esprit Humain songe par tout à l'Avenir.

Je ne puis penser..... sans plaisir, que mon Ame ne doit point mourir, Cette idée... me flatte..... Je me sens intéressé à conserver jusqu'au dernier soupir un Sentiment si délicieux..... La Raison, dit-il encore, me persuade, que je ne dois pas mourir tout entier, & que le Temps, le Jour de la Divinité doit arriver... DIEU aime essentiellement l'Ordre... Cet Ordre demande que le Vice soit puni & la Vertu récompensée..... Il y aura un Temps où Dieu prendra la Balance, & rendra à chacun ce qui lui est dû... Il nous réserve... pour ce temps.

Heureux alors si j'ai fait le Bien ! Malheureux si j'ai vécu dans le Crime !

L'Auteur dit qu'il auroit encore de grands Principes à développer sur ces Matières, & sur d'autres, s'il vouloit interroger la Philosophie plus long-tems ; mais il trouve que ce qu'il en a dit suffit pour en conclure, que ce n'est être Philosophe qu'à demi, que de se borner aux Véritez de spéculation. Le fruit principal, qu'on doit tirer de la Philosophie, c'est d'apprendre d'elle à régler ses Mœurs, à se former le Cœur & l'Esprit, à devenir juste, équitable, judicieux, à se servir de ses diverses Connoissances, come d'autant de degrés, pour s'élever jusqu'à celle du Créateur.

Il conclut sa *Préface*, en faisant conoitre, que pénétré du plus profond respect pour la Religion, il a eü pour but principal, dans son Cours Philosophique, de conduire à elle, & d'en inspirer l'amour.

Un *Avant propos* nous fait conoitre les Interlocuteurs. AGLAE', Fille d'un riche Seigneur, retiré dans une Campagne riante, faisoit les délices de son Illustre Maison, & d'une Compagnie de Gens éclairés, sages & vertueux, qui la fréquentoient. Un Chevalier, ancien Militaire, Home de Littérature, Philosophe aimable, sérieux sans être austère,

-grave & enjoué tout ensemble ; s'attacha entr'autres à former l'Esprit & le Goût de la belle *Aglaë* : C'est avec lui qu'elle eût les Entretiens Philosophiques, qui font la Matière de cet Ouvrage.

Les Conversations de cette Société d'élite rouloient sur la Religion, l'Histoire ancienne & moderne, les Mœurs, les Usages des Peuples, la Philosophie &c. Il y avoit dans le Château une Bibliothèque bien choisie ; *Aglaë*, dirigée dans ses lectures, n'en fit aucune qui pût lui gâter le Cœur. Elle dédaigna toujours ces Livres frivoles, ces Romans dangereux, qui présentent leur poison dans une Coupe ornée de Fleurs. A l'occasion de ces Ouvrages pernicieux, notre Philosophe s'adresse au Beau-Sexe, dans une Apostrophe polie, conçue en ces termes :

Désiés vous en, JEUNES AGLAES ; il est des Livres plus dignes de vous ; il n'en est pas même de supérieurs à vous. Le goût, la vivacité, la pénétration, l'urbanité sont vôtre partage. L'Injustice vous a come éloignées du Sanctuaire des Muses ; mais les Hommes sont tous les jours forcés de vous en faire réparation. C'est dans les Cercles où vous brillés, & dont vous faites l'ornement, qu'ils rougissent mille fois de la différence qu'il y a, entre une Erudition pesante, hérissée, sans aménité, & les graces naturelles, la légèreté, la finesse de vôtre

Conversation. Nôtre Esprit est un Diamant brut ; il n'appartient qu'à vous de le polir. Je n'ai pas appris de vous l'art d'instruire & de plaire ; mais mon respect pour vôtre Sexe , me fait espérer , que vous ne dédaignerés pas de jeter les yeux sur mes foibles Effais.

Il est tems présentement de parler des Entretiens mêmes entre le Chevalier & Aglaé, Nous nous étendrons au delà des bornes, que nôtre Journal nous prescrit, si nous entrons dans le détail des raisonnemens. Nous nous contenterons d'indiquer le Sommaire des Matières de châque Entretien, & nous renvoions les Lecteurs à l'Ouvrage même, & à la lecture du premier Volume, qui ne sera pas fort étentendu, & dans lequel ils trouveront certainement l'agréable & l'utile réunis. Le Ier. Volume renferme X. ENTRETIENS, dont les III. premiers roulent sur les PROLEGOMENES de la Philosophie, & les VII. autres traitent de la LOGIQUE.

L'Auteur traitera, dans les Volumes qui suivront, les autres parties de la Philosophie. Dans sa Phisique, il y aura des Expériences curieuses & nouvelles, que chacun pourra faire aisément. On fait voir dans le Ier. ENTRETIEN, que l'Home a reçu du Créateur un Esprit capable de conoitre. On y fait sentir la différence de l'Esprit infini & du fini, & l'on prouve qu'il existe des Objets que

L'Esprit fini peut conoitre. On définit l'Essence & l'Existence & l'immutabilité des Essences.

Dans le II. ENTRETIEN, on établit pour Règles de nos Connoissances trois espèces, de certitude, la métaphisique, la physique & la morale. On parle du sens intime & de son usage, du doute de *Pirrhon*, des Vérités métaphisiques, des Caractères de l'Eviden- ce, des Connoissances physiques, des cas où l'on doit ajouter foi au rapport des sens, & on prouve l'existence des Corps.

Le III. ENTRETIEN traite de la Certitude morale. On y distingue les Faits clairs & les compliqués; on examine l'Autorité des Témoins, les cas, les conditions nécessaires pour se rapporter à leur témoignage; on les compare &c. On passe à l'existence de la Philosophie, à sa définition, aux degrés que parcourt l'Esprit, depuis l'Ignorance jusqu'à la Certitude. On approuve le Doute méthodique, & on fait la division de la Philosophie.

Après les Prolègomènes, l'Auteur vient à son Ier. ENTRETIEN sur la LOGIQUE. Il comence par sa définition: Il donne celle de l'Entendement; il traite des sources de nos Erreurs, & de l'utilité de la Logique.

Dans le II. ENTRETIEN on définit la Pensée; on y traite des Idées, que l'on définit pareillement, & on en donne une ancienne

& une nouvelle division ; on prétend y prouver , qu'il n'y a point d'Idée obscure , point de confuse , point d'imcomplete , point d'innadéquate , point de partiële , point de vague.

On continue dans le III. ENTRETIEU L'Examen des Idées. On pose en fait qu'il n'y en a point d'universelle ; on réfute les Objections à cet égard , & on donne des preuves contre l'universalité des Idées. On rapporte les Universaux de l'Ecole , on donne un Arbre philosophique & une idée de l'ancienne Philosophie.

Le IV. ENTRETIEU renferme encore une nouvelle division des Idées. Il traite de leur vérité ; on veut établir qu'elles sont toutes claires , toutes distinctes , complètes & adéquates ; & on en donne des preuves particulières.

Dans le V. ENTRETIEU ; on traite des Idées abstraites , on indique deux sortes d'abstractions , & on veut que toute idée dans nôtre Esprit soit abstraite.

Le VI. ENTRETIEU renferme des Preuves générales , des Corolaires , & des Réflexions sur les Idées.

Le VII. & dernier ENTRETIEU roule sur les Signes des Idées , l'Origine des Mots , leurs imperfections naturelles , l'abus qu'on en fait , les remèdes contre ces abus.

Les Dames ne pourront guères, sur les Sommaires que nous venons d'indiquer, porter un jugement favorable d'un Ouvrage, qui leur est particulièrement destiné. Il leur paroitra sec & peu attrayant; mais la lecture leur en fera prendre une idée toute différente, & elles seront agréablement surprises de rencontrer des Roses où elles s'atendoient ne trouver que des Epines.

IL y a actuellement sous Presse, dans l'Imprimerie des Editeurs de ce Journal, à Neuchâtel, le *Grand Comentaire sur les Loix du Pais de Vaud*, par M. BOIVE, ancien Avocat en la Suprême Chambre des Apellations. Cét Ouvrage qui sera un 4to. d'environ 700. pages, contient des Remarques sur chaque Loi tirées, tant des Ordonances de LL. EE. que des Arrêts. Tout ce qui paroît obscur dans le Texte est comenté & expliqué d'une manière claire, intelligible, très propre à l'éducation du Juge, & à l'instruction de la Jeunesse, qui se destine au Barreau. Il y a plus de dix années, qu'il en a paru des Manuscrits, qui ont été fort recherchés. Dès lors l'Auteur l'a augmenté & enrichi de tout ce que sa longue expérience dans ces Matières lui a fourni successivement. Depuis sa retraite du Barreau, il a travaillé à le mettre dans l'arrangement, l'ordre &

l'état, qu'il a crû le plus propre à le rendre utile au Public. Pour l'introduction à la connoissance des Loix du Pais, il a raporté une Histoire abrégée mais curieuse des Coutumes, qui remonte jusques aux Rois de *Bourgogne*. Il y aura un Répertoire ample, exact, & arrangé d'une telle manière, que l'on trouvera avec facilité les Loix & leur Commentaire sur tous les Cas dont on voudra être instruit. L'impression fera belle, correcte, & sur beau Papier blanc côtelé. Comme l'Edition ne sera pas ample, les Persones qui en souhaiteront des Exemplaires, sont priées de se faire inscrire chez les Editeurs de ce Journal, qui pourront les leur délivrer, vers la fin de cette Année, à un prix raisonnable & plus modique qu'à ceux qui ne les assureront pas.

M CHARLES GIANNINI, Gentilhomme, Exemt des Gardes du Corps & Provisseur des Livres de SA SAINTETE', a la louable attention de faire ré-imprimer les Ouvrages utiles & intéressans des Auteurs les plus distingués & les plus recomandables. C'est dans cette vûe qu'il a entrepris la ré-impression du *Vota Decisiva* du fameux Jurisconsulte *François-Marie Constantini*, enrichi de plusieurs augmentations. Le 1er. Volume, *in folio*, est déjà sorti de Presse, & se distri-

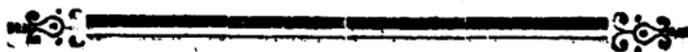
subue aux Intèressez, dans le Palais de M. Giannini, à la Place de Capranica. Pour faire conoitre cet Ouvrage aux Savans, on en donera ici le *Prospectus* en Latin, tel qu'il a été publié à Rome.

POST unam editionem Operis, *Vota decisiva, Civilia, & Criminalia, & Tractatum de Officio Procuratoris Fiscalis a Celeberrimo olim in Romana Curia Advocato Francisco Maria Constantino* elucubrati, ac pluribus additionibus, & Sac. Rotæ Romanæ Decisionibus a D. Cosmo Mathia Constantino Causarum Sacri Palatii Apostolici de Collegio Patrono Auctoris Pronepote Viro docto, atque integro exornati, mirum non est si alteram aggredior. Ecquis enim inter Jurisprudentiæ Studiosos ignorat quamcitò præcedens editio fuerit in publicum usum, utilitatemque venundata, atque distracta, ita ut ejusdem Operis exemplaria aut venalia non inveniuntur, aut inventa nimis gravi pretio æstimentur? utrumque certe incommodum accidit Reipublicæ Literariæ. Itaque haud ingratum rem me facturum duxi Jurisprudentiam profitentibus si Clarissimi Viri Opus iterum publici juris facerem, in quosfanè & animum & vires auxit Sanctissimi Domini Nostri BENEDICTI XIV. P. O. M. munificentia Chartæ immunitatem a

Vectigali, & Decennale Privilegium gratuito elargiendo. In hac porrò secunda editio-
 ne *Opus totum in sex Tomos erit distributum*,
 in quibus habebunt quidem Jurisprudentiæ
 Studiosi id totum, quod in ante acta editio-
 ne continebatur; at meliori ordine diges-
 tum; præterea nunc primum plurium Vi-
 rorum quorum nomen in Romana Curia
 Nobile est, Vota accedent, & novissimæ
 aliæ S. Rot. Rom. Decisiones ad subjectam
 materiam pertinentes, idque opera, & stu-
 dio ejusdem Cosmi Mathiæ Constantini, cui
 Literaria Respublica debet quidquid hac in
 re modo factum, auctumque est. Et quo-
 niam *Primus* universi Operis *Tomus*, Deo
 favente, jam ad finem est perductus, cui
 cæteri quolibet semestri in lucem edendi &
 mole & chartæ, characterisque bonitate pror-
 sus respondebunt, quoniamque publicæ uti-
 litati, & commodo inservire magnæ mihi
 curæ est, idcirco illud statui, ut quicum-
 que in Operis *Societatem* convenire volue-
 rint, unumquemque *Tomum* modico ju-
 liorum duodecim pretio obtineant, hæta-
 men lege, ut pretio pro duobus *Tomis* per-
 soluto, unum interim dumtaxat accipiant,
 donec hoc ordine deinceps servato ipsis tra-
 datur ultimus pro quo in actu penultimæ tra-
 ditionis pretium jam fuerit persolutum.
 Huic vero *Societati* sese adscribere erit copia

unicuique ad integrum usque Augusti mensem, currentis Anni neque ultra eum quicumquam amplius ad eandem admittetur, sed quilibet in posterum tale Opus sibi comparare optabunt non minus quam Julios quindecim pro unoquoque Tomo pendere debebunt. Ad Operis, atque Authoris meritum, & laudes quod attinet nihil opus est dicere cum satis per se nota res sit; maxime eruditus Viris, & Jurisprudentiæ Studiosis in quorum favorem, & commodum nostra opera, atque industria directæ est.

Hâc die 31. Maii 1756.



M E M O I R E S

De S E T Y.

XI. L E T T R E

Mis SIDRY à SETY. Oxford le 20. Août.

C'Est pour le coup, Très chère SétY, que j'ai lieu de me plaindre de vous. Vous m'avez fait, en doutant de mon Amitié, la plus sensible offense: C'est la seule que j'aurai jamais peine à vous pardonner. Eh quoi! Voudriez vous encore ajouter de nouveaux chagrins à celui que me cause votre absence? Je suis si glorieuse de nôtre Amitié réciproque, que tant que vous serez persuadée de

la mienne , je ne me croirai point malheureuse : Ne m'enlevés donc pas , par vôtre méfiance , la seule satisfaction qui me reste , & si vous m'aimés , croiés que je vous aime : L'Amitié d'ailleurs , n'est-elle pas Mère de l'Indulgence ? Je vous le demande , chère *Séty* , est-il quelque chose que ma tendresse ne vous fit excuser ? C'est à vôtre Cœur , que j'en appelle ; car j'aime trop ma tranquillité , pour douter un instant , qu'il ne vous réponde du mien.

Vous n'avez comis qu'une faute d'imprudence ; faute bien excusable à l'âge où vous êtes. Vous auriez dû conduire tout de suite *Dumont* dans le Château. Le mystère ne doit accompagner que le Crime ; pourquoi donc craindre d'avouer vôtre affection pour *Dumont* , qui bien loin d'être vicieuse , ne sauroit lui être refusée sans injustice. Vous auriez encore eü un plus grand tort de le suivre , sans la participation de Milord W. & de son Epouse. Sans doute qu'ils ont des vües sur vous. Qui fait , si vous ne leur appartenés pas de plus près que vous ne pensés ? Les mouvemens qui s'élèvent dans vôtre Cœur , la colère de Miladi , le Discours qu'elle vous a tenu , tout me fait croire que qu'un motif secret , & dont vous serez bientôt instruite , la portent à cette conduite extraordinaire ; Puissent mes soupçons être

véritables ! Ah ! *Séty* ! Quelle seroit ma joie de vous voir jouir des avantages d'une illustre Naissance ! J'aurois , il est vrai , moins de preuves à vous donner de mon Amitié ; mais ne dois-je pas préférer votre bonheur au mien , ou plutôt n'est-ce pas pour moi que je souhaite , quand je desiré le vôtre ?

Je me charge du soin de consoler *Mis Blère* : Je ne doute pas qu'elle ne préfère votre intérêt au sien : Je ne la crois point aussi malade qu'elle a cherché à vous le persuader ; c'est son Fils , qui a guidé sa Plume. Aveuglé par sa Passion , il y sacrifieroit tout , & même jusqu'à son Objet. Comment faire les éloges de l'Amour après de pareils exemples ? Ne doit-on pas fuir un penchant , qui nous fait séparer la satisfaction d'autrui de la nôtre ? Félicitons nous de ne pas le conoitre ; nous ne perdons que beaucoup d'inquiétude & un plaisir passager , qui nous priveroit de voluptés bien au dessus de celles , que sa jouissance pourroit nous procurer. Je suis cependant charmée de voir que vous répondiez à l'attachement de *Dumont* & de sa Mère. Vous leur devés des égards : Que n'ont-ils pas fait pour vous ! Ne l'oubliez jamais , ma Chère *Séty* : Souvenés vous toujours , en quelque état que vous soies , de leurs bontés. La Vertu est le seul

moïen de s'élever au dessus du Vulgaire. Que vous êtes heureuse, de n'avoir autour de vous que des objets de reconnoissance & de pouvoir y livrer vôtre Cœur sans réserve ! Il n'est point de devoir qui renferme plus de plaisir en lui même. Que je plains ces Ames freres, qui ne peuvent souffrir qu'on les oblige : Elles sont privées du plus délicieux de tous les sentimens : Quelle Injustice de vouloir ravir aux autres la satisfaction de de nous l'inspirer ! Non ; ceux qui ne veulent pas qu'on les oblige, ne méritent pas d'obliger.

Le Caractère de *Fani* m'enchante : Je l'aime presque autant que vous, parce que vous l'aimés & qu'elle vous aime. Quelle Obligation ne lui ai-je pas ! C'est à elle à qui je dois l'hommage du plus vif de mes plaisirs ; sans l'aimable *Mis W.* j'allois être privée de mon unique consolation ; car quand même j'aurois pû vous écrire, la gene où m'auroit mis l'examen de *Miladi* l'auroit bien diminué. Je vous avois promis des nouvelles d'*Oxford*, mais malgré ma promesse, je ne vous en donerois point, si je ne savois que les bagatelles de nos Amis nous intéressent autant que les nôtres : Les bagatelles d'ailleurs sont nôtre partage & ne devons nous pas conserver avec tout le soin possible, une réputation, qui nous rend si aisé

le Chemin de la gloire? En éfet, une Femme n'a qu'à penser trois fois en fa Vie pour être la terreur des Fats & un Phénomène pour les gens raisonnables. *Oxford*, come vous le favés, est assez brillant par le nombre d'Etrangers, qui s'y rencontrent. On y trouve ce qu'on apelle, bone Compagnie. Nos jeunes *Anglois* imitent ces Etrangers & prennent fort bien leur fatuité, sans leur politesse. Il semble qu'ils n'aient tous qu'une Ame, dont l'essence est la frivolité, la sottise & l'impertinence: D'un autre côté les Femmes font, ainsi qu'ailleurs, leurs efforts pour plaire à ces aimables Gens, qui se rendent encore assez de Justice pour mépriser celles, qui font paroître leurs desirs. Jugés dès là de mes plaisirs, moi qui ne vois rien de si méprisable que les *Petits Maitres* & la *Coquetterie*; moi, qui n'admets d'amusemens, que ceux que procurent l'Amitié, la Nature, le Sentiment, la Conversation, la Lecture. Que j'envie votre fort! Votre Raison n'est pas blessée, sans cesse par des contradictions & des extravagances. Environée de Gens raisonnables, vous jouissés de plaisirs d'autant plus parfaits, qu'ils approchent du sentiment. Oui, j'en suis sûre, si *Mis W.* conoissoit mieux le Monde, si elle savoit qu'on y apelle la Méchanceté, Esprit; les Eclats de rire Saillies; la Pétulance, *Viya-*

cité; la Fauſſeté, Politeſſe; ſi elle ſavoit
 qu'avec une beauté médiocre on peut être
 hête & plaire pourtant beaucoup; elle ceſſe-
 roit de l'aimer & de ſe croire faite pour lui:
 Il n'y a que les Eſprits faux, qui puiſſent
 s'y atacher, après l'avoir connu. On peut,
 il eſt vrai, conſerver un Cœur pur dans le
 Monde, mais cela eſt bien difficile avec de
 la Beauté & de l'Etourderie; car ce qui gâte
 l'Eſprit, gâte toujours le Cœur. Vous ne
 ſauriez être dans le cas, ma chère *Séty*! La
 juſteſſe de votre Eſprit, la beauté de votre
 Imagination ne vous permettront pas de
 prendre du goût pour ce qui s'éloigne du
 Vrai. Le Monde ne ſera jamais pour vous,
 qu'un Spectacle de récréation, où vous apren-
 drez à conoitre vos ſemblables, & à les ex-
 cuſer, en voyant la grandeur de leur foibleſ-
 ſe. Il eſt cependant à *Oxford* des Gens de
 bon goût, puis qu'il y en a qui regrettent
 ma *Séty*.

Mis *R.* qui vous a vû quelques fois, me
 parle ſouvent de vous, mais auſſi Mis *R.*
 eſt tout ce qu'il y a de plus aimable. Une
 Imagination qui réunit l'enjouement, la force
 & la vivacité; une politeſſe ſincère; un Ef-
 prit pénétrant, une teinture de toutes les
 Sciences, joints à un Cœur dont la bonté
 ne lui fait chercher à conoitre ſes pareils que
 pour

pour apprendre à les aimer d'avantage ; voilà le Portrait de Mis R.

Lady S. que vous avés vüe chez la jeune Mis Sara , avez qui elle étoit liée, n'est plus à Oxford : Elle est avec son Epoux dans une Terre au fond de la Povince de Galles : C'est un exemple de ce que peut la lecture des Romans sur un Cœur tendre. Mis S. a une Beauté touchante ; toute sa Personne est la langueur personifiée ; elle a un si grand respect pour l'Amour , qu'elle croiroit comettre un Crime en résistant à ses impressions ; aussi a-t'elle toujours eü des Amans qu'elle a aimé tous également. Coquette , prude , tendre & mélancolique , Mis S. réunit tous les contrastes : Sérieuse , ennuiée dans le Monde , elle ne laisse pas d'y être fort répandüe. Son tems étoit partagé entre sa Toilette , qu'elle recomence volontiers cinq ou six fois , & des extases de tristesse , qu'elle a soin de fortifier , a l'imitation des Héroïnes des Romans dont elle a à l'imagination remplie. La voilà réduite à elle même & bien malheureuse , car il est triste d'être bornée au platonique , quand on a jouï des charmes de la réalité. Tels sont les fruits des Romans & de ses impressions dangeteuses dont les Femmes font tant de cas. L'Amour est une parure de clinquant , qui sied à la Jeunesse ; l'âge le rend ridicule , & l'Âme ressemble alors

au Visage d'une vieille Coquette, garni de Fard & de Mouches.

Rapellez v^{otre} courage, *Chère S^éty*; aiés assés de Vertu pour ne rougir que de ce qui pourroit y donner atteinte. Il y a plus de bassesse que de grandeur d'Ame à rougir des Evénemens dont nous ne sommes pas les maitres.

De quoi vous plaignés vous? N'êtes vous pas vertueuse? Ne jouissés vous pas de la Santé, des douceurs de l'Amitié, des commodités de l'Aisance? *S^éty*, rendés graces au Ciel, au lieu de vous affliger: Vous possédés les vrais Biens: La Naissance n'est qu'une chimère. Défabusés vous, vous ne devés point de mépris à v^{otre} Mère; vous ne devés que la plaindre & l'aimer, puis qu'il a plû au Ciel de se servir d'elle pour vous doner la Vie: C'est l'Orgueil, la Cruauté, l'Injustice, qui nous font mépriser le Vicieux. L'Education, les Circonstances, voilà ce qui rend v^{otre} Mère méprisable à vos yeux: *S^éty*, à sa place, eût peut-être fait de même: Banissés donc de v^{otre} Cœur des Sentimens que la Vertu désavoüe. L'indulgence & la pitié sont des tributs que le Bonheur doit à l'Infortune; & y a t'il rien de plus malheureux que les Homes vicieux. Vous le savés, la Vertu est une disposition du Cœur, qui nous fait tendre à la perfec-

tion. Elle n'a point son principe dans des Actions presque toujours déterminées, par une combinaison de circonstances. Non il n'y auroit point de Sagesse, si elle dépendoit d'un moment. Il n'en est point dans le jour auquel nous ne manquions à quelque devoir. Défiés vous de cette sévérité, qui n'est au fond qu'un piège de notre orgueil, & persuadés vous bien, que s'il est des Vertus plus indispensables, que d'autres, ce ne peut être que la Bonté, la Douceur, l'Indulgence; toutes Filles de cette Charité, qui est l'essence de la Sagesse & sans laquelle elle ne sauroit exister. Les Femmes semblent n'avoir consacré un petit nombre de Vertus, que pour pouvoir se dispenser des autres: On diroit que la Sagesse est une Patente, qui donne le droit de médire & d'avoir des Caprices.

J'atens avec impatience la Conclusion du Discours de Milady W. Hâtes vous de me satisfaire, au nom de l'amitié, qui me rend vos intérêts propres. Ah, *Séty*, que vous m'avez causé d'inquiétudes, & cependant que je voudrois pouvoir vous enlever les vôtres, fusse au prix de ma tranquillité! L'Amitié verse des plaisirs jusques dans ses peines; les larmes qu'elle fait répandre ont une douceur secrète, bien plus délicieuse que la joie des Cœurs indifférens. Oui,

Chère Sétty, je trouve de la satisfaction dans les chagrins que vous me causés, quoi qu'ils m'affectent plus que les miens. Je les supporte avec un contentement, qui ne peut être éclipsé que par celui que je ressentirai de votre bonheur. Telle est l'Amitié: C'est une Enchanteresse, qui change sous ses pas les Lieux les plus arides en des Campagnes fleuries: Les Cavernes font chez elle des Demeures préférables aux plus beaux Palais; les plaisirs qu'elle cueille font des Roses sans Epines. Elle seule tient lieu de tout l'Univers.

Dumont est de retour. J'ai fait mes efforts pour le consoler; mais qui peut remplacer Sétty, que Sétty elle même? Que je le plains, & qu'il est à plaindre! Rien n'a pû le tranquilliser que l'assurance de votre Amitié: Il s'en contenteroit, si l'Amour pouvoit être raisonnable: Sa Mère vous regrète & plus sage que son Fils, elle sacrifie ses intérêts aux vôtres.

Quand vous reverrai-je, Très chère Amie! Souvenés vous du moins, que vous aurez toujours chez moi un Azile, & ne vous croiés pas abandonnée, tandis que je vivrai. Mais plutôt n'aiés jamais besoin de moi; je dois souhaiter votre bonheur, & il n'est séparé du mien que dans cette occasion. Je suis sur mon départ pour Londres, où je

vais chez une Parente, qui m'a demandée. Quoi que j'y vivrai fans doute dans la diffipation, je n'en ferai pas moins toute à ma *Séty*.

SOUCTY SIDRY.

A MIS FANY W.

JE voudrois du mal à *Séty*, si elle avoit étendu mon pouvoir, jusqu'à me consulter sur l'Amitié qu'elle doit avoir pour l'aimable Mis W. Soiés sûre, que si elle l'eut fait, je l'en punirois; mais je suis persuadée que c'est plutôt à moi à me plaindre: Ainsi si vous voulés m'apaiser, mettés moi en tiers dans vôtre Amitié: Ce n'est qu'à ce prix, que je consentirai que vous me ravissés la moitié du Cœur de mon Amie: Il ne faut pas moins que l'espoir de vôtre reconoissance, pour m'engager à ce sacrifice. Les louanges que vous me donés sont trop flateuses pour *Séty*, pour que je ne les accepte pas; mon amitié, mon estime & mon respect parviendront peut-être, aimable Mis, à rendre vôtre prévention véritable: Il n'est rien que vous ne deviés attendre de celle qui a l'honneur d'être, &c.

Juin 1756.

723

XII. LETTRE

SETY à SOUCTYSIDRI.

Harborough le 28. Août.

DAignés, Charmante Soucty, pardonnez les défiances d'un Cœur, qui ne redoute rien autant que la perte du vôtre. L'étonnement où le Discours de Miladi m'avoit jettée, ne laissoit plus à mon Esprit la liberté de réfléchir. Méprisable à mes yeux, le préjugé humiliant, qui me couvroit de honte, avoit abatu ma Raison au point de lui faire oublier, que l'admirable Mis Sidry est au dessus des préventions vulgaires; que c'est par leurs Vertus ou leurs Vices qu'elle apprécie les Homes, & non par ceux de leurs Ancêtres; qu'enfin elle regarde la Naissance, come un don du hazard, dont nous devons nous rendre dignes, & qui n'est jamais en soi même un mérite. Cependant, ma chère Mis me souhaite d'une illustre Naissance, & ses desirs lui font soupçonner que je pourrois appartenir à Ladi. Hélas! il n'est que trop certain que je suis alliée à l'illustre Famille de W. Mais Dieu! Par quel Lien? Puis-je en tirer gloire & n'est-ce pas pour moi une source de honte? Malheureuse Mère! Faut-il que parce qu'elle m'a donné la Vie, ma Raison soit forcée de la mépriser? Mais puis-je lui tenir compte de ces jours

infortunés? Malheureux Secret! Pourquoi n'ès-tu pas resté impénétrable? Pourquoi Milord ne m'a-t-il pas laissé à *Oxford* entre les bras de ma *Souety*? J'aurois été heureuse; je ne trouvois pas honteux d'appartenir à un Fermier, mais.....

Ah, chère *Amie*! Pardonés ce désespoir, plus avilissant que la cause, puisqu'il est le fruit de l'Orgueil, & le triomphe du Préjugé. Ne dois-je pas me glorifier? Puis-je ne pas être contente? Mis *Sidry* m'aime & m'aimera toujours.

Mais, hâtons nous de fournir à cette admirable *Amie* des motifs pour me consoler & pour combattre chez moi ce trop puissant préjugé. Mon Cœur, ce Cœur, que ma *Souety* prend pour juge, m'assure que c'est l'usage qu'elle fera de l'éclaircissement de ma Naissance. Puis-je, avec cette persuasion, tarder plus longtems à reprendre le Discours de *Ladi W.* que *Fany* me fit interrompre?

J'ai voulu, continua *Milady*, vous dissimuler votre véritable Naissance & la cause de nos bontés pour vous, par des raisons, que l'explication de ces mêmes causes, vous feront comprendre; mais votre *Avanture* avec *Dumont* & ce que vous m'avez appris à ce sujet, m'ont déterminée à vous ouvrir entièrement mon Cœur, pour vous prouver la légitimité de notre pouvoir & de votre

obéissance. Je me flate que vos sentimens m'assureront le secret ; c'est à vôtre délicatesse que je le remets. Relevés vous donc ; (Rappelez vous que j'étois à ses Genoux) essuïez vos larmes , & écoutez moi attentivement.

Milord W, étoit depuis quatre ans en France , lorsque son Père songea à l'établir. L'Amitié qui l'unissoit avec le mien , lui fit jetter ses vûes sur moi. Il me demanda au Lord C. qui s'en remit à mon Consentement. Il m'écrivit à Londres , où je demurois depuis un An , chez une Sœur mariée à l'Amiral B.

Dans sa Lettre il étaloit tous les avantages que je tirerois d'une Alliance aussi illustre. Née sensible & délicate , l'idée d'accepter un Epoux , qui m'étoit inconnu , me révolta : J'avois gardé mon Cœur libre & je voulois en acompagner le don de celui de ma Main. J'ignorois si le jeune W. le méritoit , & s'il en conoitroit le prix. La Vanité & les Homages de plusieurs Amans me flatoient de ce dernier article , mais le premier me paroïsoit suffisant , pour refuser les propositions que le Vieux Lord W. me faisoit faire.

Ma Sœur , Femme du bon ton , unie à un Epoux toujours absent , se moqua de mes idées , les apella romanesques & céladoniques. Se peut-il , me dit-elle , qu'avec

ton Esprit tu penses aussi inconséquemment !
 Lorsqu'on est jeune & jolie , que demande-t-on d'un Epoux ? Le rang & la liberté ; c'est pour cela qu'on veut bien lui faire l'honneur d'être sa Femme. Que lui doit-on de plus ? Rien. Laisse , je te prie ces délicatesses aux Bourgeois ; il leur convient de se marier pour s'aimer ; leurs affaires le demandent ; mais pour toi ne refuse pas un Tabouret , que la Fortune t'offre , ou retourne à la Terre de ton Père , pousser ta métaphisique , dont je crains de partager le ridicule.

Ce Discours , acompagné de la peinture la plus séduisante des plaisirs , me persuada à 16. Ans. L'idée d'être Maitresse est toujours le filet qui nous engage dans un Esclavage éternel.

Je consentis donc au desir de mon Père , qui souhaitoit cette Alliance. Le vieux Lord W. fit venir son Fils en diligence , en lui en aprenant la raison. Le jeune Lord écrivit à son Père des remerciemens obligeans sur le soin qu'il prenoit de son bonheur ; & à moi une Lettre aussi tendre que délicate : J'en fus si enchantée , que je ne pouvois attendre son retour. Mais , quel contretems ! Le vieux Lord W. prit sa Goûte dans ses Terres , & son Fils l'y joignit ? Il y passa 3. Mois , sans pouvoir le quitter & ne vint à *Londres* , qu'au bout de ce tems , que mon

impatience me fit paroître trois Siècles.

Depuis l'arrangement de nos Pères, Milord ne manquoit point de m'écrire. Je lui avois même envoié mon Portrait, dont il m'avoit paru enchanté. Ses Lettres étoient toujours remplies d'un vif empressement pour me revoir ; son stile étoit léger & tendre, tout m'y enchantoit, & son Portrait qu'il m'envoia aussi, acheva de gagner un Cœur, qui depuis longtems cherchoit à se doner.

Je m'aperçu bien que plus son retour approchoit, plus ses Lettres devenoient froides ; mais prévenüe sur mes charmes, je ne doutois pas que Milord n'en fût enchanté, & ce ne fût qu'à leur pouvoir, que j'attribuois l'embaras, qu'il me montra à sa première Visite.

Aurois-je pû me douter, qu'un autre amour en fût la cause ! Il pressoit nôtre Himen, loin de s'en défendre & au bout de deux Mois je devins Lady W. J'étois au comble de mes vœux. Epouse d'un des plus jolis & des plus aimables homes d'Angleterre, mon Ambition étoit aussi satisfaite que mon Cœur, & je n'imaginois pas, que ce que je regardois come mon bonheur, devint la source des Chagrins les plus sensibles.

Avant nôtre Mariage, habile à me flater,

j'attribuois au respect, la froideur de ses politesses, mais l'Himén ne faisant que les augmenter, je començai à soupçonner un partage, dont l'idée seule me mettoit au désespoir. Je cherchai en vain cette heureuse Rivale, parmi toutes mes connoissances. Poli, mais plus froid encore avec elles, j'espérois, que ce que j'attribuois à son indifférence, n'étoit qu'un éfet du tempéramment.

Rien n'égaloit la délicatesse de ses attentions pour moi, mais pouvoit elle suffire à un Cœur tout à lui? Chaque jour je le chérissois d'avantage & chaque jour son indifférence me devenoit plus sensible. J'emploiois tout pour lui plaire. Il recevoit mes soins d'une façon polie; mais en vain vouloit-il y mêler de la tendresse, je démêlois ses efforts & ordinairement je me retirois de ses bras, pour aller m'enfermer dans mon Cabinoit où je fondois en larmes.

Trois Mois se passèrent ainsi. En vain l'admirable B. s'éforçoit de me persuader que ce n'étoit pas d'un Epoux qu'on devoit attendre son bonheur; qu'il nous rendoit heureuse, s'il n'étoit pas jaloux. J'abhorrois ces Maximes & l'idée de ne plus aimer le Lord me paroissoit le Crime le plus grand que je pusse comettre. Cette différence d'opinion ralentit nôtre amitié & ma Sœur me laissa, à ce qu'elle apelloit ma folie.

Un Jour Milord vint, contre son ordinaire, le matin dans mon Cabinet accompagné d'une jeune Personne de 20. Ans, d'une figure charmante. Voilà, *dit-il*, Madame, une Fille d'un ancien Intendant, qui a servi nôtre Maison avec autant de fidélité que d'affection. Sa mère m'a empêché de lui donner des marques de ma reconnoissance, mais pourrois-je mieux les placer, que sur sa Fille. Faites moi, ma chère Lady, la grace de m'en donner le moien, en prenant chez vous la jeune *Sally*. L'Education qu'elle a reçue & sa Famille, une de nos meilleures Bourgeoises de *Londres*, la rendent digne de quelques égards. J'espère qu'elle les méritera encore mieux, par son affection pour vous.

Sally, lors que le Lord eut achevé, se jetta à mes genoux & me baisant la Main d'un air soumis & affectueux, me conjura de l'honorer de mes Bontés. Son ton de Voix & ses façons étoient si insinuanes, que malgré le soupçon que ma jalousie me fit former dans l'instant, je n'eus ni le courage de la refuser, ni celui de la recevoir avec hauteur. Milord fut enchanté de ma complaisance & m'en remercioit en m'embrassant de la façon la plus tendre. Ses remerciemens ne firent qu'augmenter mes appréhensions, & je ne pouvois m'empêcher de traiter *Sally* avec une contrainte, qu'en-

vain je voulois diffimuler ; mais ses caresses, Pair indifférent du Lord avec elle, & quelques nuances de tendresse, que je crus apercevoir de plus pour moi, firent évanouir tout soupçon. Je me livrai entièrement à l'Amitié que je sentis pour *Sally*, qui étoit tout à fait aimable.

La solitude de la Campagne, où j'allai peu de tems après, & le retour des froideurs de mon Epoux, m'attachèrent encore plus à *Sally*, qui devint bientôt ma Confidente. Elle plaignoit mon sort & faisoit tous les efforts pour dissiper ma mélancolie, par une gaieté soutenue de mille faillies agréables. Elle seule savoit distraire mes chagrins, mais au bout de quelque Mois, sa vivacité se changea en langueur ; les Roses de son teint s'évanouirent & je la surprénois souvent fondante en larmes. En vain la pressai-je de m'avouer la cause d'un si grand changement, elle me prenoit la main, l'arrosait de ses pleurs. Ah ! Madame, disoit-elle : Vous êtes malheureuse & vous me demandés pourquoi je pleure ; c'étoit l'unique réponse que j'en pouvois tirer. Enfin elle vint un soir dans mon Cabinet & comença par se jeter à mes pieds, où ses sanglots l'empêchoient de parler : Je voulus la relever, mais cachant son Visage dans ma Robe, laissés dit-elle, d'une voix entrecoupée de sanglots,

laissés une malheureuse se cacher dans cette posture, & voiler sa confusion.

Parlés, chère *Sally* ! vôtre désespoir m'afflige, & je pleurois avec elle. Ma douleur fit redoubler ses larmes, qui étant un peu essuïées, lui laissèrent le pouvoir de m'avouër, que *Bony*, Secrétaire du Lord, avoit sù lui plaire; qu'elle portoit dans son sein le gage de leur Amour; qu'elle me conjuroit de lui permettre de me quitter, pour l'épouser & d'engager Milord à lui donner la Ferme de *Hortampton*, qui étoit vacante; que déjà elle avoit tout avoué à Milord, qui après les plus dures reproches, avoit déclaré qu'il ne se sépareroit pas de son Secrétaire. Daignés, Madame, continua-t'elle, employer vôtre pouvoir sur son Esprit. Je sens ma faute. Par combien de larmes ne l'ai-je pas déjà expiée ! Vous conoissés l'amour. Au nom de vôtre tendresse pour vôtre Epoux, engagés-le à me pardonner & à donner son consentement à nôtre union.

Sally me faisoit pitié. Je la voyois trop affligée pour lui faire de vaines remontrances & me contentai de l'assurer, que je ferois tout pour elle. Je lui montrai mon regret de la quitter; elle me promit, me pria même de lui acorder mon premier Enfant pour le nourrir & en prendre soin, m'assurant que toute sa vie seroit consacrée à mon

service. J'y consentis avec plaisir & à l'instant je me rendis au Cabinet du Lord, pour l'engager à aquiescer à la prière de cette malheureuse Fille.

Je le trouvai se promenant à grands pas & paroissant agité de mille mouvemens différens. Je l'arrêtai en l'embrassant: Ah Madame, s'écria-t-il, en me reconnoissant, est-ce vous? L'auriés vous crû *Sally*? Je fais tout, Milord, & ne viens que pour vous demander sa grace. J'exposai ma prière en le priant de s'y rendre.

Qu'elle parte, reprit-il, après un moment de réflexion; oui qu'elle parte; mais que je ne la voie plus: Il entra dans un autre Cabinet en achevant ces paroles, d'un air si ému, que je ne pû en comprendre la cause. Je les rendis à *Sally*, qui se remit à pleurer. Elle me fit l'Adieu le plus tendre, & le même jour elle & *Bony* partirent, pour leur Ferme, s'étant mariés en chemin.

Milord, dès le lendemain me proposa de retourner à *Londres*. J'y consentis. Depuis le départ de *Sally*, il sembloit acablé d'une profonde tristesse, qui fit renaitre mes premiers soupçons; mais peu à peu elle sembla se dissiper. Il parût plus tendre avec moi. Nous revinmes à *Harborough*, pour faire mes Couches, & d'abord que Charlotte fut bâtie, je l'envoiai chez ma *Sally*, qui 6. Semai-

nes auparavant, vous avoit mis au monde.

Une maladie de langueur, où tomba le vieux Lord W. nous rapella bientôt à *Londres*: Elle dura 3. ans, pendant lesquels mon Epoux ne voulut pas quitter un Père qu'il chériffoit tendrement.

Les manières de Milord étoient entièrement changées. L'amour le plus tendre succéda à ses froideurs. Mon Cœur toujours de même pour lui, fit son bonheur de pouvoir en distinguer la différence. *Fany* fut le fruit de cette tendre liaison: Ce fut peut-être la raison pourquoi, je lui donois une fœcette préférence sur *Charlotte*.

La mort du vieux Lord nous laissa la liberté de revenir à *Harborough*, où nous passâmes nôtre deuil. A peine fumes nous arrivés, que *Sally*, que je nommerai *Mistris Bonny*, nous amena nôtre Fille, que nous trouvâmes charmante. Le retour de mon Epoux m'avoit fait oublier mes anciens soupçons, & je ne revis en *Sally* qu'une Amie que je chériffois tendrement: Voiant même que *Charlotte* lui étoit extrêmement atachée, j'engageai son Mari à lui permettre de rester auprès de moi. Il y consentit & je ramenois *Mistris Bonny* à *Londres*, où je lui remis mes deux Filles, à qui pendant 10. Ans, elle servit de Gouvernante. Quelque mécontentement nous ayant

separé, elle retournera chez elle où pendant 6. ans je n'appris aucune de ses nouvelles. J'y pensois à peine, lorsque Milord tomba dangereusement malade. Les Médecins l'abandonèrent. Ses Filles étoient désespérées: *Fany* surtout en avoit pris une Fièvre, qui la réduisoit au bord du Tombeau: Jugés *Séty*, de mon état! Le Lord étoit seul tranquile. Voiant qu'il n'y avoit plus d'espérance, il fit retirer tout le monde, me pria de m'asseoir sur son Lit, & après m'avoir embrassé, me tint ce discours. . . .

Ah! Pardonnés, chère Mis! Trop émue dans cet endroit, je ne puis continuer; mes forces m'abandonnent: Laissez moi les reprendre: L'ordinaire prochain vous aurés le Récit de Milord. En attendant donnez moi des preuves de votre Amitié & apprenés moi quelque chose de *Dumont*: Que je le plains, s'il m'aime autant qu'il le fait paroître. L'on est heureux, oui, *Chère Soucy*, d'ignorer l'Amour, - mais pour les Cœurs sensibles, l'Amitié cause autant de peines: Que j'en sens de votre absence! *Fany* me console; je veux, me dit elle, tenir la place de Mis *Sidry*. Ah! si elle conoissoit cette Mis *Sidry*, malgré son petit Amour propre, elle cesseroit ces discours. Mis *W.* est aimable; mais trouverai-je chez elle cette Raison, si rare mèn-

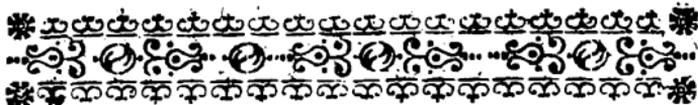
me chez les Gens d'âge ! Ces Sentimens ! . . . Non, *Fany* mérite mon Amitié, & *Soucty* mon Admiration. Que *Mis R.* est bone de penfer à moi, c'est après *Soucty* & ma petite ſœur la Femme que j'aime le plus.

Je plains *Lady S.* ce n'étoit pas à la Campagne à la guérir de fa mélancolie : Qu'on est malheureux lorsque l'on ne peut trouver en foi une Compagnie agréable ! *Lady S.* avoit un Efprit propre à prendre toutes les impressions : Un Epoux raisonable & qu'elle auroit aimé, l'auroit rendue heureuse : Voilà les fruits des Mariages que l'Ambition cimente. Affurés *Miftris Blève* que je l'aime toujours : Je voulois lui écrire, mais *Fany* me l'a défendu. Je dépens d'elle, & ne veux pas augmenter fes risques. Elle vient & veut vous dire deux mots. Adieu *Chère Soucty* ! Aimés toujours votre

SE'TY LOOLY.

Aidéz moi un peu, ma *Chère Mis.*, à gagner l'affection de ma grande Sœur. Elle dit que vous avés tout pouvoir fur elle; daignés l'employer en cette ocaſion, & ſi vous réuſſifés, j'emploierai la même prière, pour vous. Sans vous conbitre, je vous crois parfaite, puiſque *Mis Looly* vous aime. Je ſuis jalouſe de ſes ſentimens pour vous, & me vengerai ſi vous ne les faites partager à votre ſoumiſe Servante

FANY W.



AUX EDITEURS

En leur envoiant les Vers, qui suivent.

MESSIEURS.

LEs Bienfaits dont LL. EE. DE BERNE ont daigné me favoriser, exigent de moi une Reconoissance publique. Je vous prie donc d'inferer la Pièce suivante dans votre Journal prochain. Je me suis hâté exprès.

..... Molimina tarda

Nescit amor

Que je serois heureux si quelqu'un de nos Souverains Seigneurs jettoit les yeux sur ce foible Effai! Il pourroit du moins en conclure, que je ne conois l'Ingratitude que de nom.

J'ai l'honneur d'être &c.

LAUSANE le 30.

Jun 1756.

DURAND.



L A
R É P U B L I Q U E
D E
B E R N E.

PRET de quitter les Lieux arrosés par la *Seine*,
Et cherchant, pour fixer ma Fortune incertaine,
Un séjour où régnât l'aimable Vérité,
D'où la tranquille Paix, la douce Liberté,
Eussent banni les soins, & chassé les alarmes ;
La Déesse aux Cent Voix (*), me publia les charmes
De cet heureux CANTON, où mon Cœur satisfait,
Ne cesse d'applaudir au choix qu'il en a fait.

COMME un Fleuve fameux, déjà grand à sa source,
Se grossit des tributs qu'il reçoit en sa course,
BERNE dès son Aurore est un Etat puissant,
Que chaque jour voit croître, & rend plus florissant;
Sage dans ses Décrets, habile Politique,
Jalouse de porter le nom de pacifique,
BERNE ne forme point d'ambitieux projets ;
Contente de ses Biens, Mère de ses Sujets,
Elle ne force point leur rapide Courage,
D'aller répandre au loin l'horreur & le carnage ;

(*) LA RENOMMÉE : *Cui centum ora sonant :*
VIRGIL.

Elle conoit le fruit des Triomphes guerriers ;
 C'est du Sang le plus cher , que naissent les Lauriers.
 ROME , pour s'illustrer , fulvoit d'autres Maximes ,
 Et souvent ses Vertus n'étoient que d'heureux
 Crimes.

Mais la Flame à la main & les Cheveux épars ,
 Si *Bellone* en couroux menace ses Remparts ,
 Si le vaillant BERNOIS tremble pour ses *Dieux lares* ,
 Témoin de son ardeur & des Faits les plus rares ,
 MARS admire un Héros dans chacun des Soldats ;
 Leurs Victoires toujours égalent leurs Combats.

Quel Peuple a déchainé le Démon de la Guerre ?
 Ah ! je te reconois , *Bourguignon* , * téméraire ,
 En vain tu fuis les pas d'un *Alcide* nouveau ,
 Près des Murs de *Granson* tu trouves le Tombeau.
 Dans les Champs de *Morat* ** la Terre est ébranlée ,
 Au plus horrible feu , la poussière est mêlée :
 Je vois de toutes parts couler des flots de Sang ,
 La Mort , l'afreuse Mort vole de rang en rang !
Charles succombe encor en ce Combat terrible ;
 Il y perd , sans retour , le Titre d'*Invincible*.

* *Les Troupes de Charles le hardi , Duc de Bourgogne , qui perdit le 3. Mars 1476. la mémorable Bataille de Granson , à laquelle les Bernois eurent le plus de part.*

** *Le Duc de Bourgogne perdit encore , contre les Suisses , la fameuse Bataille de Morat , au Mois de Juin 1476.*

UN doux calme succède aux Tempêtes de Mars,
 BERNÉ revoit enfin ses nobles Etendarts ;
 Le Vainqueur , arraché des bras de la Victoire ,
 Cherche , au sein de la Paix , une plus juste gloire.
 Le destin des Vaincus lui cause des douleurs ,
 Et même sur leur Tombe , il fait jeter des fleurs.

Du *Savoïard* jaloux , déjà jusqu'à ses Portes ,
Genève entend frémir les bruiantes Cohortes ;
 Guidés par l'Amitié , vous y courés *Bernois* ,
 Signaler votre Bras , par de nouveaux Exploits.
 La Gloire vous devance ... Ou contente, ou soumise
 Au pouvoir des Vainqueurs, chaque Ville est remise.
 CE Climat fortuné * ces Champs délicieux ,

Ce Séjour d'où j'écris , Séjour aimé des Cieux ;
 Que par divers efforts la Main de la Nature ,
 Enrichit de ses biens , orna de sa parure ;
 Tout cède à leur Valeur : Vaincus, mais plus heureux
 BERNÉ les rend bientôt de ses Loix amoureux.
 A l'abri de ces Loix , leurs paisibles Journées
 De solides plaisirs coulent assaisonnées.
 La Licence se tait , & le Crédit puissant
 Ne fait point à son gré succomber l'Innocent.
 Au Siècle si vanté de *Saturne* & de *Rhée* ,
 La Vertu , des Mortels se vit moins révéree.

Mais quel lugubre Cri s'élève dans les Cieux !
 La Fille de l'Enfer , ce Monstre furieux
 Qui s'engraisse du Sang des plus saintes Victimes ,

A a a

* Le Pais de Vaud.

La Superstition, source de tant de Crimes,
 Gémit de voir enfin ses abus réformés,
 Son orgueil, ses forfaits, justement réprimés :
 A ceux qu'elle poursuit tu fournis un Azile,
 Et parmi tes Sujets ils ont un Domicile.

BERNE, illustre Cité, qu'aperçois-je en ton sein?
 D'Augustes Sénateurs la Balance à la main,
 Souverains sans orgueil, sans faste, sans mollesse ;
 Qu'un Goût fin, qu'un Esprit plein de délicatesse,
 Qu'un Cœur sensible & droit, qu'enfin mille Vertus,
 Ornent mieux que l'éclat dont ils sont revêtus.
 Au milieu des Hivers, ou lors que dans la Plaine,
 Du Zéphire flateur on respire l'haleine,
Phœbus n'a pas encor redoré nos Côteaux,
 Qu'ils occupent déjà leurs divers Tribunaux.
 Mêmes Soins, Zèle égal ; l'Amour de la Patrie,
 Le Culte des Autels se partagent leur vie ;
 Tel un riche Parterre où les plus belles Fleurs
 Etalent à l'envi leurs superbes couleurs.

Que de traits éclatans, BERNE quelle est ta gloire!
 Nos Neveux croiront-ils ce qu'en dira l'Histoire ?
 Comblé de tes Bienfaits, quand mon foible Pinceau
 Ose de tes grandeurs craïoner le Tableau,
 Ce n'est pas que des Ans, s'il évite l'outrage,
 Il puisse pour ton Nôm être de quelque usage ;
 Mon Cœur ne veut qu'apprendre à la Postérité
 Jusqu'où daigna pour moi s'étendre ta Bonté.

*Dum Spiritus hos reget Artus
 Semper Honos, Nomenque tuum, Laudesque manebunt*
 VIRGILE.

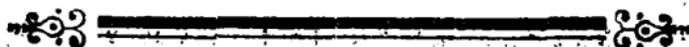
E P I T R E

A M. le Maréchal Duc de RICHELIEU,
par M. DE VOLTAIRE.

D E puis près de quarante années,
Vous avez été mon Héros,
J'ai présagé vos destinées :
Ainsi, quand *Achille* à *Scyros*,
Paroissoit se livrer en proie
Aux Jeux, aux Amours, au Repos,
Il devoit un jour sur les Flots,
Porter la flamme devant *Troie* ;
Ainsi quand *Phriné*, dans ses bras
Tenoit le jeune *Alcibiade*,
Phriné ne le possédoit pas,
Et son nom fût dans les Combats,
Egal au nom de *Miltiade*.
Jadis les Amans, les Epoux,
Frémissoient vous voiant paroître ;
Près des Belles, & près du Maître,
Vous avez fait plus d'un jaloux ;
Enfin c'est aux Héros de l'être.
C'est rarement que dans *Paris*,
Parmi les Festins & les Ris,
On démêle un grand Caractère ;
Le préjugé ne conçoit pas,
Que celui qui fait l'art de plaire,
Sache aussi sauver les Etats ;
Le Grand Home échape au Vulgaire.

Mais lors qu'aux Champs de *Fontenoi*,
 Il fert la Patrie & son Roi ;
 Quand sa main, des Peuples de *Gènes*,
 Défend les Jours & romt les Chaines ;
 Quand aussi prompt que les Eclairs,
 Il chasse les Tirans des Mers,
 Des Murs de *Minorque* opprimée ;
 Alors ceux qui l'ont méconu,
 En parlant come son Armée,
 Chacun dit, je l'avois prévu :
 Le succès fait la Renommée.
 Homme aimable, illustre Guerrier,
 En tout tems l'honneur de la *France*,
 Triomphez de l'*Anglois* altier,
 De l'Envie & de l'ignorance.
 Je ne sai si dans *Port-Mabon*,
 Vous trouveriez un Statuaire,
 Mais vous n'en avez plus à faire ;
 Vous allez graver votre Nom,
 Sur les débris de l'*Angleterre* ;
 Il sera beni chez l'*Iberre*,
 Et chéri dans ma Nation.
 Des deux *RICHÉLIEU* sur la Terre,
 Les hauts Faits seront admirés :
 Déjà tous deux sont comparés,
 Et l'on ne fait qui l'on préfère.
 Le Cardinal affermissoit
 Et partageoit le Rang suprême
 D'un Maître qui le haïssoit ;
 Vous vengez un Roi, qui vous aime.

Le Cardinal fût plus puissant ,
 Et même un peu trop redoutable ;
 Vous me paroissés bien plus grand ,
 Puis que vous êtes plus aimable.



E P I T R E

*A Mr. DE VOLTAIRE , à l'occasion d'un petit
 Voïage qu'il a fait à BERNE depuis peu.*

QUe tu sois de ton Temps l'Ornement , & la
 Gloire ;

Que sur tous les Piliers du Temple de Mémoire ,
 Chaque Muse, en gravant ton Nom & tes Ecrits ,
 Ait immortalisé son Rival , j'y souscris.

Fais plus , & des Humains , chose encore inouïe ,
 Sufis pour épuiser l'insatiable envie :

Que *Plutus* , qu'*Apollon* , enfin que tous les Dieux
 Aient versé sur toi mille Biens précieux ;

Que même chaque jour ton Sang s'exagénaire
 Soit le Bain favori de l'Amour , de sa Mere ;

Loin d'en être jaloux , j'y consens, je le veux ;

Mais aurois-tu *VOLTAIRE*, un Cœur moins genereux ?

Tu vois mes Sentimens, pour toute récompense ,

Je n'exige de toi qu'un peu de complaisance.

Elevé dans *Paris* , étranger dans ces Lieux ,

J'y suis venu chargé de la haine des Cieux :

Prends garde , ne vas pas , m'acufant d'imprudence ,

Changer le mot de haine en celui de vengeance ;

Mais penfes que le sort souvent range en deux Lots,

Dont l'un doit nous échoir, tous les Biens & les Maux.

Que si pour le braver, j'étaie un vain courage,
 Foible Stoïcien en secret j'en enrage.
 Me voilà, je suis franc; tu comprends assez bien,
 Je crois, que du bon Lot il ne m'est échu rien.
 Rien! Je faux; car je suis nanti d'une Maîtresse;
 Les Guëux * ont, tu le fais, des Trésors de tendresse;
 C'est mon unique bien, & je porte en mon Cœur,
 Un Pérou de constance, & d'amour, & d'ardeur.
 De constance! Il est vrai que tout François cajole,
 Mais la pauvreté rend toute Flame Espagnole.
 Ne vas pas t'y tromper, un Gueux est toujours Gueux,
 De la moindre conquête il se tient trop heureux.
 De tout tems Vanité fut la dote de Filles:
 Il feroit beau le voir, tout fier de ses Guenilles,
 Promenant ses soupirs, partageant ses langueurs,
 Mandier un Mouchoir pour essuier ses pleurs.
 Pour toutes ces raisons, pour mille autres encore,
 J'aime, & je suis constant. La Beauté que j'adore,
 Me tenoit lieu de tout & combloit mes desirs;
 Rens moi tout mon bonheur, rends moi tout mes plaisirs;
 Pars. Depuis quatre jours cette Beauté farouche,
 N'a plus que ton seul Nom, tes Ecrits à la bouche.
 Que si je veux parler de l'ardeur de mes feux,
 Orosmane, dit-on, ô l'Amant malheureux!
 O qu'un pareil amour, qu'une flame si belle!
 Zaire devois-tu lui paroître infidèle!

* L'Auteur fait allusion à ce Vers de Mr. de Voltaire, dans sa Comédie de L'ENFANT PRODIGE :

Tu plains mon sort; un Gueux est toujours tendre.

VOLTAIRE au nom des Dieux, mets fin à mon ennui,
 Pars, si cela se peut, que ce soit aujourd'hui ;
 Pars, que ton Nom volant du Midi jusqu'à l'Ourse,
 Aux confins de ces Lieux, puisse borner sa course !

Mortalité est le Mot du 1er. Logogriphe du Mois
 de Mai, & *Vaisseau* celui du 2me.

LOGOGRIPE.

Q Uoique chimérique & frivole,
 Des Héros & des Beaux-Esprits
 Je suis l'impérieuse Idole :
 Ces Exploits éclatans, ces sublimes Ecrits,
 Consacrés avec fesse au temple de Mémoire,
 Me doivent la plupart, & leur être & leur prix,
 Ainsi que ces grands Noms qui brillent dans l'Histoire.
 La passion pour moi, dans des siècles d'erreur
 Passa pour la vertu suprême ;
 Mais la Foi me lançant son terrible anathème,
 Me rendit un objet d'horreur ;
 De presque tous les cœurs, malgré sa juste haine,
 Je suis encor la souveraine
 De mes six pieds, Lecteur, l'arrangement divers
 T'offre un métal, un mortel respectable,
 L'instrument qu'en sa main porte le Dieu des Vers,
 De l'équité l'oracle redoutable,
 Un terrain environé d'eau ;
 D'un ordre un peu suspect la sombre basilique,
 Une espèce de grain, un oiseau domestique,
 Ce qui reste au fond du toneau,
 L'organe délicat sans lequel la lumière
 Nous affecteroit vainement,
 L'embarras d'un acteur, un Saint, une rivière :
 Ce détail te suffit, Lecteur, assurément.

T A B L E.

<i>S</i> uite des Erreurs des Peintres, sur les Figures de la Bible.	629
N'est-ce que cela ? Réflexions sur l'Homme.	650
Remarques sur le Luxe, les Arts & les Sciences.	659
Essai sur ce Sujet Académique: Est-il plus nécessaire d'étudier les Hommes que les Livres ?	670
Pensées sur la Partialité.	682
L'Abeille Littéraire.	685
Aglaé Philosophe, ou Cours de Philosophie à la portée des Dames, Extrait.	694
Anonce d'un Coment. sur les Loix du País de Vaud.	708
—— d'une nouvelle Edition du Vota decifiva, du fameux Constantini.	709
Mémoires de Sêty.	712
Aux Editeurs en leur envoi des Vers sur la République de Berne.	736
La République de Berne.	737
Épître à M. le Duc de Saxe-Cobourg, par M. de Voltaire.	741
—— à M. de Voltaire sur son Voyage qu'il à fait à Berne.	743
Logogriphe.	745

A V I S.

COME nous nous trouvons dans le cas de recevoir diverses Pièces, relatives aux Dogmes de la Religion, susceptibles de controverse, nous nous croions obligés, pour éviter dans la suite de pareils envois, d'avertir publiquement les Auteurs de ces Ouvrages, qu'il nous a été défendu d'en plus inferer aucun dans nôtre Journal.